

Husserl et la logique des signes

Denis Fisette

Université du Québec à Montréal

Au tout début du *Cours de linguistique générale*, Ferdinand de Saussure se demande : "Pourquoi la sémiologie n'a-t-elle pas existé jusqu'ici ?". C'était au début du XX^e siècle et l'on sait l'influence que la sémiologie de Saussure a exercée depuis sur la linguistique. Mais cette question, outre le fait qu'elle manifeste la volonté de Saussure d'affirmer le caractère original de sa réflexion sur le signe et les systèmes de signes dans le champ de la linguistique, oublie, par le fait même, la contribution importante de la philosophie, depuis John Locke, à la science des signes. Pour les fins de la présente étude, il sera utile de distinguer deux grandes traditions qui ont contribué à l'élaboration d'une science des signes. La première, que nous appellerons tout simplement "sémiologie", remonte bien évidemment à Saussure ; nous appellerons la deuxième "sémiotique" (*ornietanKrij*) en raison de son appartenance à cette longue tradition qui remonte au moins aux Grecs, mais dont l'histoire est pourtant récente, pourrait-on dire, puisqu'elle commence avec la parution, à la fin du XVII^e siècle, de l'ouvrage de John Locke, *An Essay Concerning Human Understanding*, dans lequel plusieurs pages sont consacrées au langage et au signe. Cette distinction ne nous concerne ici que dans la mesure où notre étude porte principalement sur la contribution d'Edmund Husserl, le père de la phénoménologie, et que cette contribution en est une à la tradition sémiotique. Le nom de Locke revient souvent dans l'œuvre de Husserl, mais sa connaissance des écrits de Locke sur le signe semble indirecte et peut-être de seconde main ; il l'a vraisemblablement acquise des nombreux commentaires que lui consacre la *Wissenschaftslehre* du philosophe pragois Bernard Bolzano. Qui plus est, le titre du premier écrit de Husserl sur le signe : "Zur Logik der Zeichen (Semiotik)"¹, reprend presque intégralement celui d'une section de la *Wissenschaftslehre* dans lequel l'usage du terme *Semiotik* renvoie bien évidemment à Locke. On pourrait suivre cette piste Jusqu'à Leibniz et Johann Heinrich Lambert, à qui nous devons d'ailleurs le terme "phénoménologie", et qui a consacré

plusieurs pages de son *Neues Organon* à la question du signe — la troisième partie s'intitule d'ailleurs : "Semiotik, oder die Lehre von der Bezeichnung der Gedanken und Dinge". Lambert y commente abondamment les idées de Locke sur le signe et nous savons que Bolzano connaissait bien cet ouvrage de Lambert, qu'il cite souvent. En aval, cette piste nous conduirait peut-être jusqu'à Charles Sanders Peirce, qui appartient à la même tradition que Husserl, quoique sa contribution à la sémiotique, il va sans dire, soit de beaucoup la plus imposante. Husserl, qui connaissait pourtant et estimait beaucoup² les travaux de Peirce en logique, ne mentionne pourtant jamais le nom de Peirce dans ses textes où il est question du signe ; son oeuvre, en dépit d'une parenté évidente avec la philosophie de Peirce, ne porte aucune trace d'une influence quelconque du philosophe américain³.

Le titre de notre étude et surtout le nom d'Edmund Husserl évoqueront peut-être de vieilles querelles et controverses qui opposèrent, au milieu des années 1960, la phénoménologie et le structuralisme. On se rappellera en outre la critique sévère de Jacques Derrida, dans son livre *La Voix et le phénomène*, à l'endroit de la conception husserlienne du signe. Et cependant, la contribution de Husserl à la sémiotique ne se limite pas aux quelques pages de la première des *Recherches logiques* que privilégie Derrida. L'intérêt de Husserl pour les systèmes de signes remonte à son premier ouvrage, *Philosophie de l'arithmétique*, et il est entretenu jusqu'à la fin de son œuvre, notamment dans la *Krisis* qui en fait un thème central. De plus, les *Recherches logiques* ont exercé une profonde influence sur les débuts de la linguistique structurale et nous montrerons que la phénoménologie a continué d'exercer cette influence au moins jusqu'à la mort de Maurice Merleau-Ponty en 1961⁴. Cela dit, notre étude vise à délimiter l'espace dans lequel la question du signe s'est posée à la tradition phénoménologique depuis Husserl. Cette étude largement historique ne prétend aucunement à l'exhaustivité ; il s'agit d'abord et avant tout d'identifier certains aspects de la question qui ont suscité l'intérêt de la phénoménologie. Elle se divise en quatre parties : dans la première, nous examinerons le texte de 1890 intitulé *Semiotik* en le situant dans le contexte des recherches du jeune Husserl sur la philosophie des mathématiques ; la deuxième section est principalement consacrée à l'étude de la première des *Recherches logiques* ; la troisième partie vise à rendre compte des changements qui ont marqué l'évolution de la pensée de Husserl sur le signe à partir des *Recherches logiques* jusque dans "Origine de la géométrie" ; finalement, nous esquisserons à grands traits la contribution de la phénoménologie post-husserlienne à la sémiotique, de Martin Heidegger à Maurice Merleau-Ponty, et au-delà.

Petit précis de phénoménologie

Une enquête historique sur le concept de signe dans une perspective phénoménologique se doit d'abord d'identifier clairement ses paramètres. Car, en effet, non seulement la phénoménologie désigne un ensemble très vaste et mal défini, mais ses champs d'intérêt sont nombreux et extrêmement diversifiés. Aussi, la question du signe intervient dans des contextes aussi différents que l'interprétation de la logique, l'élaboration d'une grammaire universelle, une analyse de la signification, voire même le sens de l'histoire. Ce qui complique singulièrement notre enquête, c'est que cette diversité caractérise non seulement les champs d'intérêt, mais encore les conceptions du signe de Husserl à Merleau-Ponty. La question est alors de savoir ce qu'il y a de spécifique à une approche phénoménologique du signe, et d'abord ce qu'il y a de spécifiquement phénoménologique dans cette approche. Nous excluons d'entrée de jeu le sens que la notion a pris dans la tradition kantienne depuis Lambert, et que Peirce, dans ses écrits de 1902 à 1904, a utilisé à des fins taxinomiques pour lui préférer ensuite d'autres termes comme "phaneroscopy" (voir Spiegelberg 1981). Pris dans son sens le plus général, le terme désigne ce courant de pensée auquel appartiennent tous ceux qui, au XX^e siècle, se sont inspirés de l'œuvre de Husserl et qui revendiquent une appartenance à la phénoménologie. La référence à l'œuvre de Husserl, si elle rend possible un premier découpage de notre champ d'étude, demeure cependant largement indéterminée en raison des nombreux changements qui ont marqué sa conception de la phénoménologie, changements qui concernent principalement l'interprétation philosophique de sa phénoménologie. C'est d'ailleurs ce qui explique que son œuvre ait pu susciter l'intérêt de philosophes, linguistes, psychologues et mathématiciens aussi différents que Martin Heidegger, Kurt Gödel, Roman Jakobson ou Jean-Paul Sartre, par exemple. On peut néanmoins délimiter d'une manière plus précise le champ de la phénoménologie en faisant abstraction de ces interprétations philosophiques et en recherchant un terrain neutre, quelque chose comme l'invariant des différentes approches dites "phénoménologiques" du signe. Or, cet invariant, nous serons à même de le constater dans cette étude, est celui-là même que le linguiste russe Roman Jakobson a identifié comme étant la phénoménologie telle que Husserl la présente dans un ouvrage dont nous célébrons cette année le centenaire de la publication : les *Recherches logiques*. Dans son texte "Relations entre la science du langage et les autres sciences", Jakobson y voit même les origines de la linguistique structurale :

Au début de notre siècle la pensée de Husserl, développée dans le second volume de ses *Logische Untersuchungen [Recherches logiques]* et en particulier le chapitre qui traite de "la différence entre les significations indépendantes et dépendantes et l'idée de la grammaire pure", est devenue un facteur puissant pour les débuts de la linguistique structurale, en opposant

"l'idée de la grammaire générale et a priori" à la grammaire "exclusivement empirique" qui était la seule en vogue (1973 : 12).

L'intérêt de cette remarque de Jakobson réside moins dans le renvoi aux travaux de Husserl sur la grammaire, la méréologie et la signification que dans la référence implicite au contexte intellectuel plus général auquel appartient cet ouvrage. Ce contexte est celui de la philosophie autrichienne de la fin du XIX^e siècle et nous sommes d'accord avec Jakobson que l'ouvrage fondateur de la phénoménologie, autant par son style que par son intérêt pour le langage et les questions logico-sémantiques, appartient davantage à cette tradition inaugurée par Bernard Bolzano et par le philosophe autrichien Franz Brentano qu'à celle qui s'est imposée sur le continent sous le nom de phénoménologie herméneutique. Cela nous importe ici parce que, comme nous le constaterons plus tard, la contribution des étudiants de Brentano aux débats linguistiques jusque dans les années 1930 est majeure⁵.

Husserl ne dit-il pas d'ailleurs de la phénoménologie des *Recherches logiques* qu'elle est "philosophiquement neutre", ce qu'on pourrait comprendre comme une certaine indifférence face aux débats et enjeux qui motivaient la métaphysique classique et qui motivent aujourd'hui encore de grands pans de la phénoménologie post-husserlienne ? En revanche, la phénoménologie y est définie dans les termes mêmes par lesquels Brentano, dans sa *Psychologie d'un point de vue empirique*, désigne sa propre contribution à la philosophie, à savoir comme une "psychologie descriptive". Dans ses cours de la fin des années 1880, Brentano utilise indifféremment les notions de "phénoménologie descriptive" et de "psychognosie" pour désigner cette science dont la tâche première est d'étudier les phénomènes psychiques. Elle consiste à déterminer les caractères communs à tous les phénomènes psychiques, à rechercher "les éléments ultimes de la vie psychique d'où résultent les phénomènes plus complexes" (1874 : 63). En cela, cette entreprise s'apparente au projet de Leibniz d'élaborer une *characteristica universalis* et elle a une portée directe sur la question du signe, comme le suggère le passage suivant :

Tous les autres phénomènes psychologiques sont dérivés des relations de ces éléments psychologiques ultimes, comme la totalité des mots peut être dérivée de la totalité des lettres. L'accomplissement de cette tâche jetterait les bases pour une *characteristica universalis* semblable à celle qui a été conçue par Leibniz et, avant lui, par Descartes (1895 : 34-35).

Cela dit, Husserl n'adhère pas entièrement à cette caractérisation de la phénoménologie, pas plus d'ailleurs que les autres étudiants de Brentano. Il y a en effet des différences majeures qui ont trait à la notion d'intentionnalité et à la méthode, par exemple, et nous savons que dans ses travaux après les *Recherches logiques*, Husserl conservera l'idée de description, mais retirera à la psychologie le statut qu'elle avait dans cet ouvrage. Néanmoins, cette définition de la phénoménologie est par-

faitement légitime dans le cadre de la présente étude puisque sa légitimité se mesure au premier chef à sa capacité de subsumer les contributions principales de ce courant de pensée à la question du signe. Or, puisque les *Recherches logiques* représentent pour la présente étude notre point d'ancrage et que Husserl les présente comme une contribution à la psychologie descriptive, cette caractérisation ainsi élargie de la phénoménologie ne risque pas de nous égarer. Ce retour aux origines de la phénoménologie n'a pas seulement un intérêt pour les questions relatives au langage et à la signification, mais il s'impose à toute tentative visant à comprendre la doctrine des *Recherches logiques*.

Husserl et la question du langage

Il est difficile de porter un jugement éclairé sur la valeur de la contribution husserlienne à la sémiotique parce qu'il a peu écrit sur la question, et de ce qu'il a écrit, on ne connaît qu'une infime partie, notamment les passages pertinents des *Recherches logiques*. D'autres textes moins connus et pour la plupart posthumes, notamment *Semiotik* et "Origine de la géométrie", présentent un intérêt pour la sémiotique en même temps qu'ils témoignent de l'intérêt de Husserl pour notre question⁶. Ce qui ajoute à la difficulté, c'est le fait que ces textes appartiennent à des périodes différentes dans l'évolution de la pensée de Husserl et qu'ils sont porteurs des nombreux changements qui ont marqué le développement de la phénoménologie. Dans son texte "Sur la phénoménologie du langage", Maurice Merleau-Ponty relève le plus important de ces changements et parle d'un contraste frappant entre les premiers et les derniers textes de Husserl sur le langage :

Dans la 4^e *Logische Untersuchungen*, Husserl propose l'idée d'une eidétique du langage et d'une grammaire universelle qui fixeraient les formes de signification indispensables à tout langage, s'il doit être langage, et permettraient de penser en pleine clarté les langues empiriques comme des réalisations "brouillées" du langage essentiel [...]. Par contre, dans des textes plus récents, le langage apparaît comme une manière originale de viser certains objets, comme le corps de la pensée (*Formale und Transzendente Logik*) ou même comme l'opération par laquelle des pensées qui, sans lui, resteraient phénomènes privés, acquièrent valeur intersubjective et finalement existence idéale ("Ursprung der Geometrie"). La pensée philosophique qui réfléchit sur le langage serait dès lors bénéficiaire du langage, enveloppée et située en lui (1960 : 106-107).

Merleau-Ponty a raison de parler de contraste entre les textes de ces deux périodes, et nous verrons qu'il s'explique entre autres choses par une valorisation de ce qui est appelé dans les *Recherches logiques* la "fonction indicative" du signe. Ce qui ne l'empêche pas de demeurer fidèle au projet d'une eidétique du langage et, surtout, à l'idée d'une grammaire universelle à laquelle revient le statut de soubassement de sa logique, et ce jusque dans ses derniers écrits. Ce contraste en est peut-être un d'insistance, le thème des *Recherches logiques* étant logico-

sémantique alors que celui des derniers écrits sur le signe concerne l'idéalité du langage et la genèse du sens. Nous y reviendrons.

Cette remarque de Merleau-Ponty soulève la question de la genèse de la phénoménologie du langage. Il sera utile pour les fins de la présente étude de distinguer quatre moments dans la conception husserlienne du langage et de regrouper les textes principaux sur cette question sous quatre périodes. La première, que nous qualifierons de pré-phénoménologique, comprend les textes contemporains de la publication du premier ouvrage de Husserl : le premier volume de *Philosophie de l'arithmétique*, les textes préparatoires au deuxième tome de ce même ouvrage, notamment *Semiotik* (1890a), et les autres non moins importants, publiés ou rédigés avant les *Recherches logiques*, soit avant 1900, notamment la recension de l'opuscule de Twardowski. La deuxième période est celle des *Recherches logiques* et nous ne tiendrons compte ici que des recherches I, III et IV. La troisième période se situe quelque part entre la première (1900/01) et la deuxième édition des *Recherches logiques* et la publication du premier livre des *Idées directrices* (1913). Les textes importants sont les *Leçons* de 1908 sur la théorie de la signification, les §§124-127 de *Ideen I* et les remarques critiques de Husserl en marge du texte de la première édition de la première des *Recherches logiques* à l'occasion de la préparation de la deuxième édition de l'ouvrage. La dernière période couvre les derniers textes de Husserl, le plus pertinent pour la question qui nous intéresse étant "Origine de la géométrie". Nous porterons une attention particulière à la première des *Recherches logiques* en raison de l'intérêt qu'elle a suscité et de l'influence qu'elle a exercée sur la sémiotique après Husserl.

La période pré-phénoménologique

La publication depuis quelques années des écrits de la période pré-phénoménologique dans les *Husserliana*⁷ a suscité un vif intérêt dans le commentaire de la phénoménologie, un intérêt nourri à l'époque par la question de l'influence de Gottlob Frege sur l'élaboration du projet phénoménologique. Mathématicien de formation, tout comme Frege et Bolzano, étudiant des célèbres mathématiciens Kronecker et Weierstrab, Husserl connaissait bien les travaux de Frege comme en témoignent sa correspondance de même que les nombreuses références qui lui sont faites dans *Philosophie de l'arithmétique*. On a retenu de cet échange entre les deux pères de la philosophie du XX^e siècle la critique dévastatrice à laquelle se livre Frege dans son compte rendu du premier livre de Husserl, une critique dénonçant pour l'essentiel les prétentions de la psychologie, comprise comme science empirique, à fonder la logique et les mathématiques. Quoi qu'il en soit de l'issue de ce débat et en dépit des réserves que Husserl exprimera plus tard face aux positions défendues dans son premier ouvrage, notamment en regard du rôle de la psychologie en matière de fondement, les écrits de cette période pré-

sentent un intérêt qui est dissociable de la question du psychologisme logique. Nous pensons ici à *Semiotik*, cet écrit posthume dans lequel Husserl élabore entre autres choses une "logique des signes" et que nous voudrions maintenant examiner.

Commençons par situer ce texte dans le contexte des recherches et préoccupations de Husserl durant cette période. Husserl s'y réfère à deux reprises dans *Philosophie de l'arithmétique* : dans une note du chapitre XI où il annonce la publication prochaine, "dans l'appendice au tome II de ce livre", de ses recherches sur les "représentations symboliques" (1970[189lc] : 215, n. 1)⁸ et dans la préface à cet ouvrage où il précise que ces recherches devaient porter "sur la logique générale des méthodes symboliques (sur la 'sémiotique'), et [qu'il] essayerai[t] d'y combler une lacune essentielle de la logique telle qu'elle s'est présentée jusqu'à maintenant" (1970(189lc) : VI). Or, ce deuxième volume de *Philosophie de l'arithmétique* n'a jamais vu le jour. Husserl y travailla néanmoins jusqu'en 1894 avec le projet, auquel contribue *Semiotik*, d'accomplir les trois tâches suivantes⁹ : effectuer une recherche logique sur l'arithmétique générale comprise comme science du calcul ; résoudre le problème de la justification du calcul avec les nombres négatifs, imaginaires, irrationnels, etc. ; entreprendre une recherche psychologique sur l'origine des représentations symboliques en commençant par l'étude du domaine conceptuel "qui commande l'arithmétique générale au sens premier et originaire" (1891b : 6). Ce n'est pas le lieu d'examiner ce programme, mais il est important d'en indiquer les grandes lignes pour bien comprendre les préoccupations qui sont à l'œuvre dans *Semiotik*.

Une lettre de 1890 adressée à Stumpf résume bien ce programme et précise ainsi le sens de *Semiotik*. Le point de départ est la thèse centrale de son écrit d'habilitation (1887) sur le *concept* de nombre, suivant laquelle le concept de nombre cardinal constitue le fondement de l'arithmétique générale. Faisant allusion à ses recherches sur la justification de l'élargissement du domaine des nombres, Husserl confie à Stumpf que cette thèse s'est révélée fautive en raison justement des problèmes soulevés par toute tentative visant à dériver les nombres complexes, négatifs, rationnels et irrationnels du concept de nombre cardinal (*Anzahlbegriff*). Le problème de l'élargissement (*Erweiterung*) du domaine des nombres, si important à l'époque dans les recherches de Weierstrass, Cantor et Dedekind, est en fait le problème de la justification du calcul avec des nombres imaginaires (les nombres négatifs, fractionnaires, irrationnels, complexes, etc.). Pour le dire rapidement, l'hypothèse avancée par Husserl dans cette lettre est que la justification de l'élargissement du domaine des nombres ne dépend pas d'un fondement conceptuel, ici d'une représentation, mais seulement de la technique arithmétique, c'est-à-dire des signes et des règles du calcul. Se référant cette fois à Hermann von Helmholtz¹⁰, Husserl se demande si l'arithmétique n'a pas affaire qu'à des signes, si l'arithmétique n'est

pas un simple "jeu de signes". L'identification du nombre cardinal (*Anzahl*) au signe [*Anzeichen*] rendrait possible la dérivation de tout l'algorithme de l'arithmétique et de l'analyse en général au moyen de simples définitions de signes, c'est-à-dire à l'aide de simples équivalences ($3+2 = 7-2 = 5 = \sqrt{25}$, etc.). Ce qui nous intéresse dans cette hypothèse, c'est que cette identification conduirait, selon la lettre, à la subordination de l'arithmétique à la logique :

L'arithmetica universalis n'est pas une science, mais une partie de la logique formelle, laquelle elle-même je définirais comme un chapitre particulier, un des plus importants de la logique comprise comme doctrine formelle [*Kunstlehre*] de la connaissance".

C'est dans ce contexte que Husserl souligne l'urgence d'une réforme en profondeur de la logique et l'importance d'une logique des signes ou sémiotique. Une de ses tâches est de mettre au jour les procédés algorithmiques et d'établir les règles d'une telle méthode. D'après celle-ci, l'analyse ne serait pas une théorie, mais un *ars* ou une technique.

Apparemment, cette explication logique de l'arithmétique générale comme science du calcul et des opérations algébriques comme jeu de signes ferait de Husserl un formaliste. De plus, dans une lettre à Frege datée du 18 juillet 1891, Husserl défend une position formaliste en ce qui a trait à la méthode de justification des nombres imaginaires en arithmétique. Et cependant, dans la même lettre, Husserl acquiesce à la critique du formalisme que développe Frege, et dans sa recension du livre de Schröder parue la même année, il prend position pour une logique intensionnelle et affirme la primauté du concept sur son extension¹². Non seulement y prend-il position en faveur d'une logique intensionnelle, mais il reproche à la tradition philosophique depuis Descartes de confondre langage (le langage naturel des mots) et algorithme (langage de signes). On reconnaît là l'opposition fameuse de Leibniz entre *calculus ratiocinator* et *lingua characteristica*¹³ et la question du statut de la logique comme langage ou comme algèbre et calcul, cette dernière option étant celle des formalistes et des constructivistes. Or, dans un passage de sa recension du livre de Schröder, Husserl se démarque clairement de ces derniers :

L'œuvre propre du langage, c'est d'exprimer symboliquement les phénomènes psychiques, expression dont nous avons besoin en partie pour communiquer ces phénomènes, en partie comme appui sensible pour développer intérieurement le mouvement propre de nos idées. L'art correspondant à la désignation (*Bezeichnung*) linguistique, c'est la grammaire [...]. D'autre part, l'œuvre propre du calcul, c'est d'être, pour une certaine sphère de la connaissance, une méthode de déduction symbolique des conséquences ; donc un art pour substituer, par une désignation (*Signierung*) appropriée des idées, à la déduction effective, un calcul, c'est-à-dire une conversion (*Umsetzen*) et une substitution (*Ersetzen*) réglées de signes par des signes, et ensuite, en vertu de la correspondance entre les idées et les signes, pour faire découler, à partir des formules finales résultantes, les Jugements souhaités.

Et même cette *correspondance*, qui constitue une partie du processus symbolique de déduction, n'a pas le caractère d'une désignation (*Bezeichnung*) linguistique : car la fonction des signes n'est absolument pas ici d'accompagner les idées comme leur expression (*Ausdruck*) (1891a : 31-32).

Retenons de ce passage l'argument contre le formalisme de Schröder qui repose sur la double fonction du signe, la fonction expressive du signe linguistique et la fonction substitutive du signe mathématique, de même que la distinction relative à la fonction de ces deux systèmes de signes, celle de communiquer pour le langage, celle de la déduction des conséquences pour le calcul. Cet argument sera repris et développé dans *Semiotik* et nous aurons l'occasion d'y revenir. Mais nous ne devons pas conclure de la position anti-formaliste que Husserl conçoit avec Frege, par exemple, la logique comme une *lingua characteristic*. Car reconnaître le bien-fondé de cette distinction est une chose, déterminer le statut de la logique en est une autre qui est d'autant plus compliquée que la logique semble appartenir à la psychologie. Encore ici, il faudra attendre les *Prolégomènes* (1975[1900]) pour obtenir une réponse claire à cette question¹⁴.

Semiotik ou la logique des signes

Semiotik tient donc pour acquis qu'il est impossible de dériver les nombres négatifs, irrationnels, etc., du *concept* de nombre cardinal au moyen du concept de représentation impropre et pose la question de savoir comment ces concepts nous sont donnés, comment l'arithmétique a pu se développer en utilisant des opérations sur des signes en l'absence d'une compréhension logique ou conceptuelle de ses procédés algorithmiques. D'où la tâche de cette logique des signes :

Une logique formelle vraiment féconde se constitue d'abord comme une logique des signes, qui, quand elle sera suffisamment développée, formera une des parties les plus importantes de la logique en général (en tant qu'art de la connaissance). La tâche de la logique est ici la même qu'ailleurs : se rendre maître des procédés naturels de l'esprit qui juge, en faire l'examen, faire comprendre la valeur qu'ils ont pour la connaissance [...]. La compréhension approfondie de l'essence des signes et des arts de signes la rendra au contraire capable d'imaginer aussi des processus symboliques auxquels l'esprit humain n'a pas encore pensé, et d'établir les règles pour les inventer. (1890a : 443)

Semiotik ne remplit certes pas cette commande, il n'a pas non plus cette ambition, mais il contient suffisamment d'informations pour que nous puissions en comprendre les grandes lignes. Le texte s'organise autour de la double tâche que ce passage assigne à la logique : elle se veut une réflexion générale sur le signe (sa définition, ses différentes fonctions et sa taxinomie) ; mais la principale préoccupation de Husserl dans ce texte consiste à élucider l'usage mécanique des représentations symboliques (linguistiques comme mathématiques) et la tâche ultime de la logique dans ce texte est de "faire d'un processus naturel et

non justifié, un processus artificiel et logiquement justifié" (1890a : 444). On comprend pourquoi les considérations sur la nature psychologique et métaphysique de ces processus occupent autant de place dans *Semiotik*. Qu'est-ce qu'un signe (*Zeichen*) ? Husserl y répond à l'aide d'une définition du concept de signe : "Le concept de signe est précisément un concept de rapport : il renvoie à un signifié" [*Bezeichnetes*] (1890a : 416).

En première approximation, un signe est un concept qui rend possible la relation ou le renvoi d'une représentation à quelque chose de représenté, ce qu'il appelle dans ce passage un désigné [*Bezeichnetes*] ou ce qu'on pourrait appeler un référent. Une étude sur le signe est donc pour Husserl une étude des différents modes de renvoi ou de relation d'une représentation à quelque chose. La première distinction qui s'impose est celle qu'il emprunte à Brentano entre représentations propres et représentations impropres ou symboliques. Nous avons une représentation propre d'un concept lorsqu'il nous est donné en tant que tel, alors que nous en avons une représentation improprie lorsqu'il nous est donné indirectement par la médiation de signes. À la première correspondent les modes de donation intuitifs (sensible ou imaginaire) alors que les représentations impropres sont des représentations symboliques. Laissons de côté pour le moment la question importante pour la psychologie descriptive de la caractérisation du concept de représentation et concentrons-nous sur les modes de renvoi des représentations par signes. La deuxième distinction importante est celle entre *signes extérieurs*, qui sont dans un rapport de désignation, et *signes conceptuels* [*Begriffszeichen* ou *Merkzeichen*] ou marques distinctives, lesquels co-désignent leurs référents à l'aide d'une caractérisation ou d'une description. Appartiennent à la première catégorie les noms propres alors qu'un nom général ou commun comme "aluminium", qui sert de marque distinctive [*Merkmal*] pour repérer une espèce naturelle et qui sert en cela de signe, renvoie à un objet au moyen de ses traits caractéristiques ou de ses propriétés. Il convient ici de distinguer entre ce qu'un signe signifie (*bedeutet*) et ce qu'il désigne [*bezeichnet*]. Ces deux traits se confondent dans le cas du nom propre, par exemple, parce qu'il est un *signe direct* et, à ce titre, l'objet qu'il désigne ou dénomme n'est pas médiatisé par un contenu ou une signification. En revanche, cette distinction s'impose dans le cas des noms généraux comme "aluminium" qui désignent un objet "par la médiation de certaines marques distinctives conceptuelles"¹⁵. Ils appartiennent à la classe des *signes indirects* tout comme les signes mathématiques qui sont des signes de signes de signes, etc. Ce qu'il y a de commun à ces différentes catégories de signes, ce qui fait d'un signe le signe d'une chose, est leur fonction de distinguer les choses, l'une à l'aide de descriptions, l'autre en la fixant directement, cette fonction étant essentielle pour la reconnaissance d'un objet sur lequel portent un ou plusieurs jugements.

Mais pour remplir adéquatement cette fonction, ces signes devront aussi être *univoques*, par opposition aux signes plurivoques, et ce en raison du rôle qu'ils sont appelés à jouer dans la logique. Husserl examine cette distinction dans sa recension du livre de Schröder. Il y re-proche à ce dernier d'amalgamer ce type d'expression (table) avec celles comme "carré rond" ou "montagne d'or", deux expressions auxquelles ne correspond aucun objet, et de confondre ainsi la signification d'une expression avec l'objet qu'il désigne ou son extension. Un signe plurivoque, d'autre part, est un signe dont la signification dépend "des circonstances réelles *hic et nunc*", il appartient à la classe de ce que les *Recherches logiques* appelleront les expressions essentiellement occasionnelles dont nous reparlerons plus loin. Deux signes plurivoques peuvent être des *signes identiques* (table et table) dans la mesure où ils ont la même extension, et ce par opposition aux *signes équivalents* (Lucien Bouchard = actuel premier ministre du Québec) qui désignent un même référent mais de manière différente. Les signes équivalents sont importants puisque ce sont eux qui entrent dans les définitions de la logique. "Une définition, écrit Husserl, est une proposition qui exprime la signification d'un signe extérieur par la médiation d'un signe équivalent du même genre" (1890a : 344). Par exemple, les mots "König", "rex" et "roi" sont équivalents, de même que les équations $2+3 = 7-2 = \sqrt{25}$. Le nom propre, comme tous les noms qui tiennent lieu d'*abstracta*, c'est-à-dire les substantifs, ne tombe pas sous cette catégorie en ce qu'ils ne peut être défini. Il est autonome (*hinreichend*) ou, comme le dira Husserl à partir de ses "Psychologische Studien" (1894a), il est *selbstständig* ou indépendant. Une autre catégorie de signes sur laquelle je n'insisterai pas ici s'articule sur la distinction forme/matière, les *signes formels* (les syncatégorèmes) et les *signes matériels* (catégorèmes), les *signes de contenu* (substrats ou contenus des opérations logiques) et les *signes d'actes* (*Operationszeichen* : +, -, etc.).

Plus importante pour cette sémiotique est la distinction au sein des représentations symboliques entre les signes qui sont des représentations impropres, lesquelles sont donc dérivées de représentations propres, et ceux qui n'en sont pas. Il revient bien sûr une priorité psychologique aux représentations *dérivées* des représentations propres, ce qui ne veut pas dire que ces dernières épuisent l'ensemble des représentations symboliques. Toute représentation impropre est bien un signe, mais la converse n'est pas vraie, car Husserl admet un type de signes ou de représentations qui appartient à une classe à part, ce qui revient à dire que les représentations impropres ne constituent qu'un sous-ensemble des représentations symboliques. On reconnaît là la difficulté à laquelle nous faisons allusion plus haut concernant l'explication du concept de nombre à l'aide de celui de représentation impropre et l'hypothèse de la lettre à Stumpf suivant laquelle la technique arithmétique est indépendante d'un fondement conceptuel. Pour comprendre cette nouvelle distinction, il nous faut Introduire une nouvelle fonc-

tion du signe, la fonction de remplacement ou de suppléance (*Stellvertretung*). Il faut distinguer les représentations symboliques qui remplacent momentanément les représentations propres, comme c'est le cas des insignes conventionnels, des suites de mots mnémotechniques ou des vers appris de manière mécanique et qui servent à générer des représentations propres. Mais une représentation symbolique peut aussi prendre la place d'une représentation propre à titre de représentation substitutive (*Surrogatvorstellung*), soit d'une manière temporaire lorsque le substitut est disponible de manière intuitive ou propre, soit d'une manière durable. Cette distinction ressort clairement de la différence entre un récit de voyage qui décrit avec force détails un pays, son peuple, ses mœurs, sa géographie, son climat, etc. et une accoutance directe avec ce que décrit le récit. Quiconque lit un tel récit peut, en principe, visiter les lieux et se faire une représentation de ce pays. Dans le premier cas, nous avons une représentation impropre, une simple description, dans l'autre, nous en avons une représentation propre. Il en va autrement des représentations symboliques qui appartiennent à la classe de représentations substitutives qui se rapportent à des objets dont même la représentation impropre nous est inaccessible. C'est le cas de la plupart des concepts scientifiques, de celui de sphère géométrique ou d'homme au sens de la physiologie, mais aussi de Dieu ou de concepts contradictoires comme "fer en bois". C'est le cas *a fortiori* des nombres imaginaires.

Les représentations substitutives se divisent en substituts naturels et substituts artificiels et elles forment une classe particulière des *signes naturels* et *artificiels*. Husserl dit peu de choses des signes naturels dans ce texte et nous devons attendre la première des *Recherches logiques* pour en savoir davantage. En revanche, il y a quelques remarques importantes sur les signes artificiels qui présentent un intérêt particulier puisqu'ils subsument les signes linguistiques et les symboles mathématiques. Contrairement aux signes naturels, les signes artificiels sont le résultat d'une invention. Il revient aux signes artificiels un statut que n'ont pas les autres signes car ils conditionnent le développement psychique et celui de la connaissance scientifique, et ce contrairement aux autres signes qui ne font que l'accompagner. En servant de support à la mémoire, en déchargeant la pensée de plusieurs opérations, le signe artificiel donne accès à des concepts dont la représentation propre et directe nous est refusée. Aussi, le recours à un système de signes artificiels, qu'il soit linguistique ou arithmétique, est compris comme une somme de moyens artificiels permettant de surmonter les "imperfections essentielles de notre intellect". Les symboles ou les signes artificiels obéiraient donc à ce qu'Ernst Mach appelait à la même époque le principe d'économie de la pensée¹⁶. Pour reprendre une comparaison de Husserl, ils sont à l'accomplissement du travail intellectuel ce que l'outil est à la machine.

Husserl reconnaît plusieurs fonctions à ce type de signes, notamment de "servir de marques pour la mémoire" (les nombres), de "soutiens sensibles pour l'activité psychique" (une figure géométrique), "de moyen de communication et d'échange", etc. (1890a : 418). Les signes linguistiques remplissent cette dernière fonction puisque, selon Husserl, ils ont été inventés dans le but d'un "échange mutuel". Il écrit à ce propos : "Leur aptitude à donner des informations (*Kundgabe*) sur les événements extérieurs ou sur les états internes fut le motif qui conduisit à les employer à dessein afin de communiquer" (*ibid.* : 439). On retrouve ici l'idée avancée dans sa recension de Schröder suivant laquelle le signe linguistique sert des fins de communication, et nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard. Comme le signe linguistique, le symbole arithmétique est aussi une invention, mais le système de l'arithmétique, "la machine spirituelle la plus admirable qui ait jamais été formée" (*ibid.* : 424), diffère du langage naturel tant par sa fonction que par son origine ; il est le produit d'un "développement naturel". De nombreuses pages de *Semiotik* sont consacrées à cette question de l'origine des systèmes de signes et elles s'articulent sur cette tâche de la logique qui porte sur l'explication des mécanismes naturels et des procédés mécaniques aveugles qui sont à l'œuvre dans notre pratique quotidienne du langage et dans les procédés algorithmiques. Dans *Philosophie de l'arithmétique* (1970[1891e] : 235), Husserl pose la question suivante : "Comment irions-nous construire un système pour désigner les nombres, fondé sur quelques *signes* de base, sans que lui corresponde, dans un parallélisme rigoureux, un système pour former les concepts, fondé sur certains *concepts* de base ?" (*ibid.* : 287). *Semiotik* répond en évoquant cette même idée de parallélisme entre un "système de signes" et un "système conceptuel" et explique, dans une perspective naturaliste, qu'avec l'évolution de ce système conceptuel, une fois que le système conceptuel eut atteint sa maturité, "le processus mental de la formation des concepts dut battre en retraite devant le mécanisme reproductif extérieur de la formation des *noms*" (1890a : 436). Husserl utilise indifféremment les expressions "systèmes de signes" et "systèmes de noms" parce que seuls les signes artificiels et univoques ont la fonction de substitut, et nous avons vu que le modèle du signe univoque est le nom propre. Telle est la condition première pour que la forme de relation systématique des mots puisse refléter celle des pensées (*ibid.* : 436). On sait que cette idée d'un parallélisme entre pensée et langage sera reprise et exploitée par Husserl jusqu'à la fin de son œuvre et qu'elle est au centre du litige qui l'oppose à Anton Marty, comme nous le verrons plus loin. L'étude de la pensée et du jugement, qui ressortit durant cette période à une étude psychologique, montre assez le rôle que joue la psychologie pour cette logique des signes. Si bien que l'on peut qualifier cette étude dans les termes mêmes utilisés par les *Prolégomènes à la logique pure* afin de critiquer le psychologisme, d'autant que les lois de la logique se réduisent clairement dans *Semiotik* aux lois

psychologiques de l'association. Vont dans le même sens les réflexions métaphysiques de Husserl sur le développement naturel des systèmes arithmétiques qu'il explique en termes "d'instinct mécanique", de la "sagesse générale de la nature", de "principes darwiniens" (*ibid.* : 431) et notamment de la sélection naturelle (*ibid.* : 441)¹⁷. Finalement, il y aurait beaucoup de choses à dire sur le rôle paradigmatique que joue le nom propre dans cette logique du signe — on pourrait parler d'une logique des noms propres pour reprendre le titre d'un ouvrage de Saul Kripke —, mais laissons cela de côté pour nous concentrer sur la doctrine des *Recherches logiques*.

Pour conclure notre examen de cette première période de la réflexion husserlienne sur la logique des signes, nous pouvons revenir brièvement sur chacune des tâches que lui assignait *Semiotik* et opérer la transition avec la position qui sera défendue dans les *Recherches logiques*. En ce qui concerne le problème de la justification et l'élargissement des nombres imaginaires, la solution proposée durant cette période sera rejetée au profit de celle qu'il propose dans une conférence contemporaine de la publication des *Recherches logiques* et qu'il emprunte de son collègue Hilbert à Göttingen¹⁸. Plus importante dans le présent contexte est la question du rapport entre logique et mathématiques, plus précisément la question du statut de la logique comme langage ou calcul. Nous avons des raisons de penser que cette question demeurera insoluble tant et aussi longtemps que Husserl défendra une conception psychologisante de la logique et qu'il n'exploitera pas systématiquement le concept de signification qu'il reproche à Schröder de confondre avec la dénotation¹⁹. Quoi qu'il en soit de cette question, un des concepts fondamentaux de *Semiotik*, que nous avons délibérément laissé indéterminé et qui subira des transformations majeures durant cette période, est le concept de représentation. L'élaboration de ce concept durant cette période va de pair avec le développement de la doctrine de l'intentionnalité, la pièce maîtresse de la phénoménologie, et elle témoigne en même temps d'un certain détachement par rapport à la théorie immanentiste de l'intentionnalité de Brentano²⁰. Mentionnons le texte "Psychologisme Studien" de 1894 où sont utilisés pour la première fois les concepts d'intention et de remplissement, et dans lequel le concept vague de représentation propre ou intuitive prendra le sens d'intentionnel²¹. Cette question, on le sait, représente un enjeu majeur de la discussion qui a eu lieu à la fin du siècle dernier entre Husserl et Twardowski, un autre étudiant de Brentano. L'opuscule de Twardowski *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen : eine psychologische Untersuchung*, un exercice exemplaire de psychologie descriptive, paraît à Vienne en 1894, soit la même année que le compte rendu par Frege de *Philosophie der Arithmetik*. Un manuscrit de Husserl rédigé la même année et connu sous le nom de "Vorstellung und Gegenstand" dont une partie a été publiée récemment par Karl Schuhmann sous le titre "Intentionale Gegenstände", non seulement

porte les traces de l'ouvrage de Twardowski, mais une lettre de Husserl à Meinong (1902) indique clairement qu'il porte principalement sur la position que défend Twardowski dans cet ouvrage²². Se référant à Bolzano, Husserl soulève à nouveau le problème des représentations sans objet ("carré rond") qu'il étend aux objets fictifs de la mythologie et aux nombres imaginaires, dans la mesure où le nombre imaginaire est un nombre auquel ne correspond aucun référent. Pour le dire rapidement, la solution à ce problème repose sur la distinction entre le sens ou la signification d'un nom, l'objet qu'il désigne et la représentation de l'objet. Cette distinction et les analyses de ce texte seront reprises mot pour mot dans les *Recherches logiques*.

Les Recherches logiques

Au tout début de son introduction aux *Recherches logiques*, Husserl se réfère à John Stuart Mill et souligne l'importance de commencer une étude phénoménologique de la logique par une réflexion sur le langage. Cette étude est qualifiée de "logique philosophique" et sa tâche consiste à accomplir le travail préparatoire visant à délimiter le thème proprement dit de la logique. Ce travail préparatoire consiste, d'une part, à expliciter certains concepts logiques en partant de leurs sources et origines phénoménologiques ; d'autre part, l'analyse de la signification consiste à extraire ce concept de ses liens grammaticaux et psychologiques. Ce travail préalable, qui consiste à extraire "l'armature idéale" du discours, est nécessaire, soutient Husserl, dans la mesure où la logique, et d'abord la grammaire, prend appui entièrement dans le discours ; elle est la pensée qui s'exprime dans le langage. Ce point de départ explique l'intérêt de cette "phénoménologie analytique" pour le signe linguistique, plus particulièrement pour sa fonction expressive dont le corrélat est justement la signification logique. Cependant, pour la phénoménologie des *Recherches logiques*, le langage n'est pas une *fin* thématique, mais un *index* qui renvoie à des thèmes proprement phénoménologiques. C'est en cela que sa tâche diffère de celle du logicien. Car la tâche du philosophe n'est pas d'élaborer une logique pure, mais d'acquiescer une clarté philosophique ou "une évidence intellectuelle" sur les concepts, lois, principes, etc. de la logique. C'est en ce sens qu'il faut comprendre la maxime du retour aux choses elles-mêmes (1984[1901b] : 6) : "amener à la clarté et à la distinction" ce qui n'est donné que de manière indirecte, par exemple les lois et concepts logiques qui sont donnés au moyen du langage. C'est le cas au premier chef des concepts de signification et d'expression qui sont les deux thèmes principaux de cette recherche.

On pourrait résumer l'étude de la première des *Recherches logiques* en disant qu'elle consiste, d'une part, à extraire le concept de signification de ses liens grammaticaux et psychologiques et, d'autre part, à déterminer l'essence de la signification. Le succès de cette entreprise

dépend directement de la possibilité de réduire le langage, et d'abord le signe, à sa fonction expressive, laquelle représente en fait le corrélat de la signification logique. C'est pourquoi on a dit de cette recherche qu'elle pratiquait une forme de réduction qui s'opère en quatre étapes. La première consiste à restreindre l'extension du terme "expression" (*Ausdruck*) à la sphère des signes linguistiques, ce qui entraîne la mise hors circuit du concept courant d'expression qui inclut la gestualité, l'expression corporelle, etc. (§5). La deuxième étape vise à isoler la fonction indicative (*Anzeichen*) du signe puis à l'exclure d'une recherche sur la signification. Le signe indicatif, en effet, n'exprime rien et n'a donc pas de signification au sens strict du terme (chapitre 1). Il s'agit, troisièmement, de mettre hors circuit tout ce qui est subjectif dans la langue, c'est-à-dire ce qu'il appelle les expressions essentiellement occasionnelles ou les expressions indexicales qui, contrairement aux expressions objectives, "servent des besoins pratiques de la vie commune" (chapitre 3). Finalement, Husserl met entre parenthèses la face physique du signe (signifiant) de même que tout ce qui concerne la communication, autrui et le monde en général. L'argument du soliloque (1984[1901b] : 28) vise précisément à montrer l'indépendance de l'expression eu égard à la fonction indicative du signe et du signifiant en général. Le résultat de ce travail préparatoire est le concept proprement logique de signification que Husserl conçoit en termes d'essence d'acte, c'est-à-dire comme la propriété ou le moment individuel d'un acte. La signification est donc à concevoir, comme chez Frege et Bolzano, comme une entité idéale qu'il définit au sens de généralité d'essence (d'extension), c'est-à-dire comme ce qu'ont en commun tous les actes de signifier positionnels et non positionnels (chapitre 4).

Examinons brièvement chacune des étapes de cette réduction, en commençant par celle qui consiste à restreindre l'extension du terme "expression" à la sphère des signes linguistiques. Il s'agit de la mise hors circuit des gestes, des expressions corporelles et de toutes extériorisations dans la mesure où ces expressions n'ont pas, à proprement parler, de signification ou, ce qui revient au même ici, ces expressions ne sont pas empreintes d'intention de signifier. C'est le cas, par exemple, d'un mot étrange ou d'une suite de sons inarticulés ou qui nous semblent tels, lorsque la perception de ce phénomène n'est pas accompagnée de contenu ou de signification. Husserl mentionne le cas des arabesques qui n'ont sur nous qu'un effet esthétique tant et aussi longtemps que nous ne les considérons pas comme des symboles empreints de signification.

Au moment où l'arabesque passe à l'état de signe, où elle acquiert donc le caractère d'un contenu re-présentatif, la situation psychique s'est totalement modifiée. Nous voyons sans doute le signe, mais nous ne le voyons pas, nous ne l'intuitions pas (1894a : 155).

Ce passage des "Études psychologiques" ouvre une nouvelle dimension au problème du signe, à savoir celle de son identification en tant que signe. Il indique clairement, au moyen d'un changement d'attitude vis-à-vis d'un phénomène quelconque, notamment d'une arabesque, le caractère indissociable de la perception et de l'objet perçu. Dans un cas, naturellement, il est regardé sans être appréhendé, alors que dans l'autre cas, il n'est plus regardé pour lui-même, c'est-à-dire comme un objet pur et simple, mais comme un signe qui exerce sa fonction expressive et qui, par définition, est porteur de signification.

La deuxième étape est beaucoup plus importante puisqu'elle repose sur la division entre la fonction indicative et la fonction expressive du signe. L'enjeu est tout aussi important puisque la logique n'a affaire qu'à des significations et que le signe expressif en est le seul véhicule. L'indice est défini de la manière suivante :

Au sens propre, quelque chose ne peut être appelé indice que si et dans le cas où ce quelque chose sert effectivement à un être pensant d'indication pour une chose quelconque. (1984[1901b] : 29)

Cette définition recoupe en partie celle du signe dans *Semiotik* puisque l'indication (*Anzeige*) est un concept de relation et une forme de renvoi [*Hinweis*]. Cependant, il ressort clairement du §2 que la fonction de désignation est limitée aux signes artificiels (les stigmates, une marque à la craie, le drapeau d'une nation par exemple), c'est-à-dire aux "signes formés dans l'intention d'indiquer" (1984[1901b] : 28). Le signe indicatif subsume également l'ensemble des signes naturels comme certains fossiles qui sont les signes de la présence passée d'animaux préhistoriques ou les canaux de Mars qui renvoient à l'existence d'une forme de vie sur cette planète, par exemple. L'indice recoupe donc le concept de *Merkzeichen* ou de marques distinctives de *Semiotik* et la fonction de ces signes demeure la même, à savoir de distinguer et de rendre possible la reconnaissance des objets auxquels ils renvoient, comme c'est le cas du nœud de mouchoir, des monuments ou des signes mnémotechniques.

Revenons maintenant à la distinction entre l'indice et l'expression. La différence essentielle entre ces deux fonctions que peut jouer le signe réside principalement dans la relation qu'il entretient avec le signifié. La relation que le signe indicatif entretient avec son signifié est une relation causale ou une relation de *motivation*. Pour prendre un autre exemple, on dira que l'existence de A, des brûlures d'estomac, motive la présomption de l'existence de B, un ulcère d'estomac, ce qui signifie, inversement, que l'ulcère serait la cause présumée des brûlures d'estomac. Le renvoi indicatif en est donc un de motivation et l'origine de l'indication est recherchée dans le §4 dans les lois psychologiques de l'association²³. Par contre, la relation du signe expressif au signifié est une relation intentionnelle.

Suivons d'un peu plus près le texte de la première recherche. Au §6, Husserl s'en prend à la conception traditionnelle de la signification qui repose sur la distinction entre le signe physique et les vécus qui sont censés lui conférer un sens, un peu à la manière d'Aristote qui conçoit le langage, sinon la signification, comme le symbole de nos états d'âme. Il lui oppose la triple distinction au sein d'une expression entre a) ce qu'elle manifeste [*kundgibt*] (certains vécus psychiques), b) ce qu'elle signifie (son sens ou contenu) et c) ce qu'elle nomme (l'objet). Le premier problème que soulève cette trichotomie concerne le lien entre a) et b), problème qu'il aborde par le biais de la communication. Dans la communication, en effet, les expressions fonctionnent comme des indices et elles ont la fonction de manifester quelque chose à quelqu'un d'autre. Husserl se réfère ici explicitement à son débat avec Twardowski et à la distinction entre trois fonctions de l'expression : 1) elle indique à l'auditeur qu'il s'agit d'un type particulier d'acte ; 2) elle éveille chez l'auditeur un contenu psychologique particulier (que Twardowski identifie à la signification) ; 3) elle nomme, au moyen de cette signification, un objet. Husserl lui reproche d'identifier la signification dans 3) au contenu psychologique de 2) et montre que ce concept de signification est insuffisant pour les fins logiques qu'il poursuit ici.

Reprenons le cas de la communication afin de mieux démarquer la fonction indicative du signe de sa fonction expressive. Pour qu'il y ait communication, il faut qu'un locuteur parle dans l'intention de s'exprimer sur quelque chose, qu'il n'émette pas de simples sons ou ne gesticule de manière mécanique, mais qu'il prête sens à ses paroles ; il faut, d'autre part, que l'auditeur comprenne l'intention de celui qui parle. D'où la distinction dont il a été question dans *Semiotik* entre *Kundgeben* et *Kundnehmen*, entre manifester ou faire part de quelque chose à quelqu'un et la préhension de ce quelque chose par ce dernier. Ainsi, le locuteur manifeste certains actes au moyen de signes et l'auditeur appréhende ces actes par la médiation de la face physique du signe (son, écriture) et il saisit, le cas échéant, le sujet comme celui qui s'exprime sur quelque chose. Pour citer Husserl :

L'auditeur perçoit que le sujet parlant extériorise certains vécus psychiques, et, dans cette mesure, il perçoit aussi ces vécus ; mais il ne les vit (*erlebt*) pas lui-même, il n'a d'eux aucune perception "interne", mais une perception "externe" (1901 : 39-40).

L'exemple du soliloque que Husserl introduit au § suivant est en fait un argument servant à dissocier la signification de l'expression de la fonction de manifestation qu'elle acquiert dans la communication.

Le §9 nous conduit directement au thème principal de cette recherche, et d'abord au concept d'expression et de ce qu'il exprime comme étant sa signification. La caractéristique phénoménologique de l'expression, c'est l'intention de signification, ce qui fait que tel mot n'est pas simplement vide, mais qu'il acquiert une relation à un objet ou référent.

Au sens fort donc, une expression n'a de signification que dans la mesure où quelqu'un s'exprime sur quelque chose par son moyen. Il faut distinguer, au sein de l'expression, le phénomène physique (le *token*) de ce qu'elle exprime comme étant sa signification. La différence entre une expression comme "ceci est une table" et une séquence de mots comme "vert est ou" ou tout autre complexe phonique [*bleub*] que nous ne comprenons pas, c'est que la première a une signification. Qu'est-ce à dire ? Pourquoi la phrase "cette table est orange" a-t-elle un sens et que "vert est ou" n'en a pas ? En première approximation, le critère phénoménologique des *Recherches logiques* consiste à doubler l'usage d'un signe de l'intention de signifier par un locuteur sur quelque chose. Autrement dit, ce serait un acte qui prêterait signification à l'expression, le terme "exprimer" désignant dans les *Recherches logiques* une couche particulière d'actes qui entretient un rapport privilégié avec l'objectivité. D'où la distinction fondamentale entre a) l'acte donateur de sens (intention de signification), b) la signification (ce que l'expression exprime comme sa signification) et c) l'objet visé au moyen de la signification. La description de l'acte fait l'objet de la cinquième des *Recherches* dont le thème central est l'intentionnalité. Ne nous intéresse pour le moment que b) dans sa relation à c).

Le thème de la relation entre la signification et la dénotation est abordé aux §§12-15 dont l'essentiel tient dans les six thèses suivantes.

(1) Une expression (Pégase) peut avoir une signification sans que lui corresponde un objet (§15).

Il s'agit du problème des expressions sans objet dont nous avons déjà parlé.

(2) La signification d'une expression est toujours distincte de son référent.

Comme l'indique Husserl (1984[1901b] : 53), toute expression énonce quelque chose (signification) et énonce sur quelque chose (objet), mais l'objet ou le référent ne coïncide jamais avec la signification. C'est que deux noms peuvent avoir des significations différentes, mais énoncer la même chose (vainqueur de Iena et vaincu de Waterloo, triangle équila-téral et triangle isogone, par exemple). Ces expressions ont bien la même extension, elles visent le même objet, mais elles le font de manière différente. De même, $A > B$ et $B < A$ visent le même état de choses, mais elles le visent de manière différente.

(3) La référence est fonction de la signification (§13).

En d'autres mots, la signification médiatise notre référence à l'objet comme le montre l'exemple classique, la planète Venus, que les Anciens concevaient comme "étoile du soir" et comme "étoile du matin". Ce qui ne veut pas dire que la signification est l'objet premier d'un acte. En

fait, elle ne le devient qu'au moyen d'un acte réflexif (1984[1901b] : 45):

Quand nous accomplissons cet acte, et quand nous vivons pour ainsi dire en lui, nous visons naturellement son objet, et non sa signification. Quand, par exemple, nous faisons un énoncé, nous portons un jugement sur la chose dont il s'agit et non pas sur la signification de la proposition énonciatrice, sur le jugement au sens logique (1984[1901b] : 119).

Il s'ensuit une quatrième thèse qui établit la correspondance entre les modes de présentation que sont l'étoile du soir et l'étoile du matin, par exemple, et la signification :

(4) La signification réside dans la manière de référer à l'objet.

Pour Husserl, comme pour Frege d'ailleurs, signification et mode de donation (*Gegebenheitsweise*) sont synonymes.

(5) Différents sens peuvent référer à la même entité (§§12-13).

C'est ce que montrent nos exemples précédents. Toutefois, à un même sens, ne peut correspondre qu'un seul objet comme le suppose la thèse du rôle médiateur de la signification.

(6) La signification est objective.

Il y a plusieurs manières de rendre compte de l'objectivité de la signification. Dans les *Recherches logiques*, Husserl défend une forme de platonisme et conçoit la signification dans un sens proche des idées platoniciennes. Mais cette interprétation ontologique fera place dans les derniers écrits à une interprétation fondée sur l'idée d'intersubjectivité.

La troisième étape de cette recherche sur la signification consiste à réduire les expressions essentiellement occasionnelles. Tombent sous le concept "expression essentiellement occasionnelle" les pronoms personnels, les démonstratifs, les adverbes de lieu et de temps, les noms propres de même que toutes les expressions "de perceptions, de convictions, de doutes, de vœux, d'espérances, de craintes, d'ordre, etc." (*ibid.* : 98). Elles sont qualifiées d'"occasionnelles" parce qu'elles ne peuvent être comprises qu'en tenant compte des circonstances dans lesquelles elles sont prononcées, c'est-à-dire "suivant l'occasion, suivant la personne qui parle ou sa situation" (*ibid.* : 93). Ce trait est particulièrement frappant dans l'usage d'expressions comme "devant", "derrière", "près", "lointain", etc. dont la signification dépend de la position que l'agent linguistique occupe dans l'espace et des circonstances dans lesquelles elles sont prononcées. C'est le cas *a fortiori* du pronom personnel "je" : "Quand nous lisons ce mot [je] sans savoir qui l'a écrit, nous avons un mot, sinon dépourvu de signification, du moins étranger à sa signification normale" (*ibid.* : 94). Ces expressions se présentent d'entrée de jeu comme équivoques puisqu'une seule et même expression, par exemple un déictique, désigne, à un moment x, tel objet, et à un moment y, en désigne un autre. C'est pourquoi la relation à l'objet ne

dépend pas entièrement de la fonction indicative de cette expression et que, pour l'auditeur, la compréhension de son sens dépend de facteurs qui sont extérieurs à sa signification, c'est-à-dire des circonstances réelles et concrètes.

Ces expressions sont "essentiellement" occasionnelles parce que, contrairement aux cas d'équivocité, on ne peut, comme le fait Frege, éliminer cette relativité par des conventions arbitraires sans affecter leur signification²⁴. Pour expliquer le caractère indéterminé de ce genre d'expressions et leur dépendance aux circonstances, Husserl introduit une distinction entre *anzeigende Bedeutung*, que nous traduisons par fonction de signification, et *angezeigte Bedeutung* (signification spécifique). Par exemple, la fonction de signification du mot "ici" consiste à "nommer l'environnement spatial de la personne qui parle" alors que sa signification spécifique "se constitue seulement sur la base de la représentation variable de ce lieu". Il en va de même des phrases contenant des pronoms personnels puisque la signification de ces expressions "inclut la représentation de la personne qui se trouve en face de l'autre" (1984[1901b] : 92) ; les démonstratifs, pour les mêmes raisons, ne peuvent être pleinement compris que sur la base de la représentation "de ce à quoi on se rapporte objectivement", alors que les adverbes de lieu et de temps ne peuvent être compris que sur la base de la représentation de la position et de la localisation de cette personne. Dans la sixième des *Recherches logiques*, Husserl revient sur cette question en adoptant le point de vue du tiers et en associant la représentation indéterminée d'une certaine chose visée par un déictique à la signification spécifique et la fonction de signification à l'acte de l'indication orientée d'une manière déterminée. Ce qui veut dire que la perception, comme on l'a souvent remarqué, n'est pas ce qui prête signification à un acte qui en serait autrement dépourvu ; sa contribution à la signification proprement dite consiste uniquement à spécifier "sa relation *déterminée* à l'objectivité visée" (*ibid.* : 32), à lui donner le caractère déterminé de l'orientation vers l'objet dans le cas d'un déictique. Cela revient à dire, comme nous le verrons à l'instant, que Husserl admet que le concept de signification de la première recherche ne peut rendre compte de la relation déterminée à un objet.

La quatrième étape de la réduction, la plus importante et la plus problématique, est la réduction de la face physique du signe (signifiant). En effet, Husserl est amené à exclure tout ce qui concerne la communication, c'est-à-dire autrui et le monde en général. Le cas du soliloque, qui revient à quelques reprises (notamment : *ibid.* : 24), est censé montrer que l'expression (la signification) est indépendante non seulement de la fonction indicative du signe, mais du signifiant en général. Les raisons évoquées par Husserl dans les *Recherches logiques* en laisseront plus d'un perplexes. Il fait valoir en effet que dans le discours solitaire. Je ne me communique rien car, étant donné l'accès pri-

vilégié du locuteur à ses propres vécus, il serait absurde de soutenir que l'existence de quelque chose comme le signe puisse motiver la conviction de la présence de vécus psychiques, en l'occurrence du locuteur lui-même. Husserl remarque également que dans le discours solitaire, nous nous contentons généralement de mots imaginaires ou représentés et nous n'avons pas besoin de mots réels ! Cela dit, les §§124-127 du premier livre des *Idées directrices* fournissent des arguments plus convaincants en faveur de ce qu'il appelle alors le caractère improductif de la couche expressive, quoique Husserl reconnaisse au médium de l'expression la propriété de refléter toute autre intentionnalité quant à sa forme et à son contenu.

L'idéalité de la signification

Rappelons que l'objectif principal du chapitre trois (§24 sq.) est de savoir si les expressions occasionnelles sont susceptibles d'ébranler cette conception de la signification comprise comme une entité idéale. Car, explique Husserl au §29 intitulé "La logique pure et les significations idéales", la logique n'a affaire qu'à ces entités idéales que l'on appelle significations et la logique n'est rien d'autre qu'un complexe de significations. L'enjeu sous-jacent à la thèse du caractère objectif de la signification est l'anti-psychologisme que défend Husserl dans ses *Prolégomènes à la logique pure*, dans la mesure où son argument principal contre la position qu'il a lui-même défendue dans son premier ouvrage repose précisément sur le caractère idéal de la signification et des lois de la logique. Pour le dire rapidement encore ici, nous devons retenir les trois points suivants : la signification n'est pas une représentation, mais une entité idéale ; Husserl la conçoit comme une essence et la relation aux actes psychiques est à concevoir en termes d'individuation. Comme le montre tout le chapitre 4, la signification est une entité idéale et objective, et cette idéalité est à concevoir comme une essence d'acte, c'est-à-dire comme un moment individuel ou une propriété qui s'individualise dans des actes singuliers de signifier (1984[1901b] : §§29-31). Lisons l'important passage de la première des *Recherches logiques* :

Or, cette véritable identité que nous affirmons ici n'est autre que *l'identité de l'espèce (Species)*. C'est ainsi mais seulement ainsi, que [la signification] peut, en tant qu'unité idéale, embrasser [...] la multiplicité dispersée des singularités individuelles. Les singularités multiples formant la signification idéalement une sont naturellement les moments d'acte correspondant du signifier, les *intentions de signification*. La signification se comporte ainsi par rapport à chacun des actes du signifier [...] en quelque sorte comme le rouge *in specie* par rapport aux bandes de papier que j'ai devant les yeux et qui "ont" toutes le même rouge (1984[1901b] : 115-116).

Remarquons d'abord l'analogie suivante entre le rapport acte/signification et celui entre le prédicat rouge et les objets qui le satisfont. Husserl signale que dans l'identification d'un objet donné, on doit pré-supposer quelque chose d'identique et d'idéal qu'il appelle ici essence.

Par exemple, dans la proposition "cette bande de papier est rouge", le prédicat rouge tient lieu d'un concept, la rougeur, qui demeure identique malgré les différents tons de rouge que l'on peut voir sur les différentes bandes de papier auxquelles on attribue la couleur rouge. Husserl attribue par ailleurs un statut ontologique à cette entité ou *species* et affirme que la relation entre la rougeur, par exemple, et la multiplicité des singularités individuelles est à concevoir en termes d'individuation : chaque bande de papier réelle exemplifie ou individualise le rouge *in specie*. Inversement, dans la multiplicité des actes individuels de signifier, des actes qui sont réels, datés et qui diffèrent d'une personne à l'autre, nous devons présupposer un invariant. Par exemple, je peux percevoir, juger, exprimer, me remémorer, halluciner, souhaiter, "que ce papier est rouge", le contenu ou la signification demeure le même (type), alors que les actes ou vécus diffèrent (*token*). Encore ici, les actes de signification, c'est-à-dire ceux des actes qui sont liés au langage comme le jugement et le récit, dans la mesure où ils visent le même objet, instancient la même signification.

L'idée de grammaire pure logique

Le résultat de la réduction sémantique est le concept pur (ou non empirique) de signification logique et nous avons dit que la logique opère uniquement avec ces entités idéales que sont les significations. Nous avons vu également que ces entités idéales trouvent leur expression dans des propositions fixes, univoques et objectives. Elles s'opposent, comme nous venons de le voir, aux expressions subjectives et essentiellement occasionnelles de même qu'à la fluctuation des actes de signifier. Le projet qui guide Husserl dans la quatrième des *Recherches logiques* est l'idée d'une morphologie des significations ou grammaire logique qui s'apparente à l'idée de grammaire universelle de Port-Royal. Cette grammaire représente le soubassement de la logique husserlienne et elle s'articule sur les catégories de signification et d'objet. Sa première tâche est purement normative, elle consiste à distinguer sens et non-sens. Son point de départ est le concept très général de jugement, si général qu'il ne connaît ni la non-contradiction, ni la vérité (par exemple : "cette couleur + 1 = 3" ou "tous les A sont B parmi lesquels certains ne sont pas des B"). Ces énoncés seront filtrés au deuxième niveau de la logique avec l'introduction de la logique de la non-contradiction. À ce niveau-ci, la tâche de la grammaire se limite à fournir les conditions minimales auxquelles doit satisfaire la simple unité de sens. Elle répond à la question de savoir pourquoi la réunion de différentes catégories de significations forme une seule signification et pas un non-sens chaotique.

Cela dit, si cette grammaire peut être appelée morphologie, c'est que sa tâche consiste "à fixer les catégories de signification, d'objet, et leur complication réglée par des lois" (1984[1901b] : §67). Dans l'intro-

duction à cette recherche, Husserl précise qu'il vise par là ce qui sous-tend la différence entre les expressions syncatégorématiques et catégorématiques. Il s'agit de la différence mise en place dans la troisième recherche entre le concept de signification dépendante, qui est *ergänzungsbedürftig* ou requiert un complément ("...est égal à..."), et celui de signification indépendante qui constitue "la signification pleine et entière" d'un acte concret de signification (par exemple, le nom propre et la proposition)²⁵. Les formes primitives de signification sont, par exemple, la forme nominale, la forme adjectivale et la forme propositionnelle. Comme nous l'avons dit, toutes les formes de signification doivent pouvoir s'intégrer dans la proposition dont la forme primitive est l'énoncé prédicatif "S est P". Aux formes de signification correspondent les formes de *composition* des significations comme la négation, la disjonction, la conjonction ou l'implication. Ressortissent aussi à l'étude de cette grammaire, les formes primitives de transformation des significations dont la principale consiste à enchâsser une proposition dans un terme. Cette opération ressemble à ce que les scolastiques nommaient la *suppositio materialis*, l'idée que toute expression peut se présenter comme son propre nom. Et un nom n'est rien d'autre, pour cette grammaire, qu'une expression "pouvant remplir dans un énoncé la fonction simple de sujet". Par exemple, "et" est une signification dépendante ; "et" est une conjonction ; "la terre est ronde" est un énoncé, etc. Les guillemets indiquent que nous n'avons plus affaire désormais à la signification normale de l'énoncé, mais à sa signification indirecte. C'est en pensant à cette loi de nominalisation que Husserl affirme que le jugement est créateur d'objets.

Ces quelques remarques devraient suffire pour donner une idée générale de cette grammaire²⁶. Nous devons cependant ajouter une remarque concernant une présupposition commune à la première et à la quatrième des *Recherches logiques*, à savoir le concept d'acte dont l'analyse est prise en charge par la cinquième recherche. La transition avec cette dernière est parfaitement justifiée lorsqu'on sait que le terme "exprimer" désigne une couche particulière d'actes qui se caractérise par son rapport à l'objectivité. Ces actes sont appelés dans cette recherche des "actes objectivants" et nous savons par ailleurs que l'universalité du jugement prédicatif pour la logique est redevable de celle des actes objectivants. Or, c'est précisément cette question qui intéresse Husserl dans la recherche suivante, et c'est au moyen de sa doctrine de l'intentionnalité qu'il cherchera à y répondre. La distinction entre la matière d'un acte et sa qualité mérite d'être mentionnée dans le présent contexte parce que l'étude de la qualité des actes a suscité, comme nous le verrons plus loin, un certain intérêt de la part des phénoménologues, et surtout parce qu'elle anticipe à maints égards la théorie des actes de langage élaborée, dans les années 1960, par Austin et Searle (voir Smith 1988).

Des Recherches logiques à la Krisis

On le voit, l'intérêt de *Semiotik* et des *Recherches logiques* pour le signe linguistique est relativement marginal. *Semiotik* se préoccupe des procédés algorithmiques et s'étend davantage sur la métaphysique des mécanismes naturels de la production de signes que sur le signe en tant que tel. Les *Recherches logiques* marquent certainement un pas dans le sens d'une réflexion plus circonspecte sur le langage et la signification, mais pour des raisons qui ont trait à son thème, à savoir la signification logique, ses analyses de la signification et du langage leur imposent des contraintes extrêmement lourdes qui ne sont pas autrement justifiées. Ce sont précisément ces restrictions qui seront examinées et critiquées durant la troisième et la quatrième périodes de l'œuvre. Ces remarques critiques étant de valeur inégale, et puisque le découpage en deux périodes n'a d'intérêt que pour le commentaire de la phénoménologie et de l'œuvre de Husserl, nous résumerons, dans ce qui suit, quelques-uns des changements qui ont marqué la réflexion de Husserl sur la logique des signes et qui méritent d'être mentionnés.

Commençons par l'idée de grammaire. Dans la préface à la deuxième édition des *Recherches logiques*, répondant ainsi à une critique que Anton Marty (1908) adressa à sa conception de la grammaire²⁷, Husserl écrit :

Dans la première édition, j'ai parlé de grammaire pure, nom qui était conçu par analogie avec la "science pure de la nature" chez Kant, et expressément désigné comme tel. Mais dans la mesure où il ne peut nullement être affirmé que la morphologie pure des significations englobe tout *l'a priori* gram-matical dans son universalité, puisque par exemple les *relations de communication* entre sujets psychiques, si importantes pour la grammaire, comportent un *a priori* propre, l'expression de grammaire pure logique mérite la préférence. (1984[1901b] : 136)

Husserl restreint considérablement le champ de cette morphologie et admet désormais que les relations de communication "comportent un *a priori* propre", un *a priori* "matériel" qui se constitue au moyen des relations intersubjectives. La question de la communication est importante à plusieurs titres. Premièrement, parce qu'elle représente, dans la dernière période de l'œuvre, dans "Origine de la géométrie" en particulier, la condition dernière de l'objectivité des objets idéaux. En effet, ceux-ci ne sont plus compris comme des entités idéales qui transcendent la pensée, mais ils doivent leur présence objective au langage qui, comme l'écrit Husserl, leur procure leur chair linguistique (1954[1935] : 407). Par cette "incorporation", ces objets idéaux acquièrent valeur intersubjective et leur présence (*Dasein*) objective dans le monde. C'est ce que Husserl appelle dans "Origine de la géométrie" la "fonction de consignation" et la "forme documentaire du langage" qui rend possible l'identification intersubjective de ces objets idéaux (1974[1929] : 48 et 38-39) et la communication "sans allocution personnelle".

La reconnaissance d'un "un *a priori* propre" aux relations de communication importe aussi dans une perspective phénoménologique puisqu'il correspond à ce que Husserl appelle, dans le deuxième livre de *Idées directrices*, le monde environnant, l'ancêtre du concept de *Lebenswelt* dans la *Krisis*. Or, cet intérêt pour le thème de la communication et du monde environnant coïncide avec une valorisation de la fonction indicative du signe. C'est que, suivant les analyses de la première des *Recherches logiques* et de *Semiotik*, dans la communication, toute expression fonctionne comme un indice (1984[1901b] : 138) et elle a la fonction de manifester (*kundgeben*). L'argument du soliloque, on s'en souvient, visait à montrer que l'acte d'exprimer peut fonctionner indépendamment de l'acte d'indiquer dans la mesure précisément où sa fonction dans le discours solitaire n'est pas de manifester ou d'informer, mais uniquement de signifier. Or, non seulement Husserl rejette le principe même de cette dissociation (entre ces deux fonctions du signe), mais il voit dans l'interprétation du phénomène d'indication l'origine même de sa phénoménologie constitutive²⁸. On se rappellera aussi que cette interprétation reposait sur le fameux concept de motivation dans lequel Husserl vit d'abord l'essence de l'indication puis, dans le deuxième livre des *Idées directrices*, la loi structurale de la vie de l'esprit²⁹. Ce concept ouvre une nouvelle dimension à la phénoménologie en ce qu'il lui donne accès aux structures qui rendent possible le commerce entre les personnes et, plus généralement, aux relations intersubjectives que semble présupposer l'usage des indexicaux.

Qu'en est-il justement des indexicaux après les *Recherches logiques* ? Certaines indications suggèrent fortement que ce type d'expression risque de mettre en péril la conception étroite de la signification logique qu'y défend Husserl. La première indication (1984[1901b] : XVII) nous informe que l'échec des *Recherches logiques* est d'abord attribuable à sa conception de la vérité. Ce serait cet idéal de vérité en soi qui l'aurait amené à envisager la possibilité de concevoir la signification des indexicaux comme des essences d'acte et à leur substituer des expressions fixes et objectives, ce qui présuppose, comme nous l'avons dit, la possibilité de "maintenir identique l'intention de signification". Mais cette substitution est irréalisable dans les faits et la seule justification dont disposaient les *Recherches logiques* était le recours à "l'absence de limites de la raison objective" (*ibid* : 103). Mais en l'absence d'une justification proprement phénoménologique, le problème des indexicaux de-vient le problème de la signification elle-même comprise comme essence d'acte, un problème dont Husserl a reconnu toute l'ampleur dès 1908 dans ses *Leçons* sur la signification.

Pour le dire très rapidement, la signification empirique, contrairement à la signification pure, se caractérise en ceci qu'elle ne peut être prélevée que sur des actes positionnels non modifiés (1987[1908] : 209). Car, explique Husserl (*ibid.* : 209. 213), dans le passage par l'imagi-

naire, on perd la possibilité de conserver non seulement l'identité de l'objet, mais la référence déterminée à l'objectivité empirique. Autrement dit, le concept d'essence ne peut rendre compte, ni garantir la référence à un objet déterminé, il "ne peut jamais produire la relation à un objet déterminé" (*ibid.* : 219). Dans ces conditions, une distinction s'impose entre ce qui est commun ou général, au sens d'extension ou d'espèce ("rougeur" par exemple), et *l'identique*, qui est visé par une multiplicité d'actes. Ainsi, lorsque le *même* objet est désigné par des expressions différentes et lorsque nous cherchons la signification dans l'orientation vers l'objet (et non vers l'acte), nous devons alors distinguer l'objet qui est désigné (*Was*) de l'objet dans la manière dont il est désigné (*Wie*) — ce que Husserl appelle également le "thème" — ou, plus simplement, le référent de la référence. Pour reprendre notre exemple, les expressions "Romain Gary" et "Émile Ajar" visent certes le même objet, mais ces expressions disent (*besagen*) quelque chose de différent. Et c'est précisément la formule : "manière différente d'énoncer" qui fait que la signification n'est pas simplement référence à l'objet, mais référence à l'objet "de la manière même que [la signification] la prescrit (déterminée ou indéterminée)" (1987[1908] : 182). Je n'insisterai pas ici sur les nombreux arguments qui sont avancés pour étayer la distinction entre signification empirique et essence, ni sur la portée de cette distinction sur le rapport entre phénoménologie et ontologie. Ce qui importe pour notre propos, c'est que le nouveau concept de signification des *Leçons*, ce qu'il appelle la signification phénoménologique, doit minimalement satisfaire deux conditions : il doit rendre compte des conditions de possibilité de l'identification d'un objet déterminé et être sensible au caractère empirique et réel de son référent, ce que Husserl exprimait dans les *Recherches logiques* en termes d'occasion, de situation et de contexte immédiat de l'agent linguistique. C'est ce que signifie également le terme *Gegebenheitsweise* (mode de donation).

Revenons maintenant au problème des indexicaux. Nous avons dit d'une expression qu'elle est subjective et essentiellement occasionnelle lorsque sa signification varie suivant l'occasion, la personne et sa situation. L'usage de ces expressions est donc relatif au contexte. Comment devons-nous maintenant expliquer cette relativité et cette dépendance en l'absence du concept de signification compris comme essence d'acte ? La solution que propose Husserl dans ses *Leçons* de 1908 et dans le deuxième livre des *Idées directrices* est de concevoir cette relativité comme un trait positif des indexicaux, comme l'indication d'un système de renvois, et d'abord comme un système de coordonnées spatio-temporelles. Comme l'a suggéré Aron Gurwitsch, les indexicaux doivent être conçus comme des "concepts relationnels qui n'existent que dans un rapport mutuel et dans un système invariant et formel" (1950 : 124). C'est par cette structure ou système de renvois, qui est fixe, que l'on peut rendre compte du caractère relatif des indexicaux. C'est aussi dans cette perspective que prend tout son sens l'idée de "corps propre", si

chère à Merleau-Ponty, et qui s'est imposée à la phénoménologie en réponse à la question de savoir quel devait être le point d'ancrage, le centre à partir duquel s'organise ce réseau de renvois. C'est que toutes les directions dans lesquelles un membre du système s'oriente dépendent de, et varient avec la position d'un ici central dont le porteur est le corps. Le corps propre représente ainsi le "point zéro" de toutes ces orientations et toutes les choses du monde de la perception se donnent comme étant localisées, c'est-à-dire qu'elles dépendent de l'ici du corps propre : près/loin, haut/bas, gauche/droite sont des directions qui n'ont de sens que relativement à la position spatio-temporelle de notre propre corps. La relation à autrui présuppose aussi ce système de coordonnées spatio-temporelles, ce qui veut dire qu'autrui ne se donne d'entrée de jeu, ou ne se constitue ici et maintenant, que comme "support de sensations localisées". Il a donc le mode du là-bas. Cette orientation du là-bas est, grâce à mes kinesthésies, sujet à un libre changement. Car je peux, en me déplaçant, transformer un là-bas en ici et cela repose sur la possibilité d'occuper corporellement un autre lieu spatial. Par ce déplacement, les modes de donation spatiaux sont ceux que j'aurais si j'occupais le même lieu. Ce qui ne veut pas dire que les modes d'apparition spatiaux, qui sont propres à mon ici, sont identiques à ceux de l'autre, ni qu'il soit possible de permuter l'ici avec le là-bas. Car autrui ne serait alors que la réplique de moi-même. Il faut plutôt y voir la dépendance réciproque du proche et du lointain, etc., et concevoir le mode de donation d'autrui comme étant nécessairement médiatisé par la place qu'il occupe dans ce système³⁰.

Or, dans ses annotations en marge de la première édition des *Recherches logiques* et dans l'esquisse de la deuxième édition de la première recherche, Husserl cherche à comprendre le concept d'intention de signification en rapport avec le "je peux" kinesthésique. C'est que l'écriture, par exemple, est un acte et, à ce titre, elle ne diffère pas de n'importe quel mouvement corporel volontaire. Par ailleurs, suivant Bernet (1988) qui présente une partie de ces manuscrits, ce que propose Husserl dans ces textes, n'est rien de moins qu'une nouvelle conception du signe. Par exemple, Husserl fait clairement la distinction entre *signum* et *verbum* et reconnaît à ces deux catégories une légitimité dont seul jouissait le signe linguistique ou la fonction expressive du signe dans le texte de la première édition. Bernet relève d'autres changements importants dans ces manuscrits que nous n'examinerons pas ici. Ces changements qui concernent principalement la communication et la fonction indicative du signe, en discréditant l'argument du soliloque, montrent clairement que le signe, en particulier le *verbum*, représente désormais une donnée phénoménologique importante et joue donc un rôle central dans la philosophie de Husserl³¹.

Le legs de Husserl

La contribution de la phénoménologie à l'histoire de la sémiotique ne s'arrête pas avec la mort de Husserl en 1938. Son œuvre, comme on le sait, a exercé une influence majeure sur la philosophie du XX^e siècle (voir Spiegelberg 1982). On peut dire que la partie de l'œuvre qui traite des questions relatives aux systèmes de signes a marqué, d'une manière significative, non seulement les penseurs rompus à cette tradition, mais aussi certains Cercles linguistiques de l'Europe centrale, notamment le Cercle de Copenhague et surtout le Cercle de Prague durant les années 1930, de même que le développement de la logique et de la sémiotique en Pologne. Compte tenu de l'ampleur et de la diversité des renvois à l'œuvre de Husserl durant la première moitié du XX^e siècle, nous devons nous contenter d'une cartographie des lieux, un outil dont l'utilité, dans le présent contexte, est de situer, en les identifiant, les figures qui présentent un intérêt pour les questions relatives à la sémiotique.

Commençons par quelques remarques sur la réception contemporaine des écrits de Husserl sur le langage et le signe. Nous avons déjà mentionné la critique virulente de Jacques Derrida dans son livre *La voix et le phénomène* parce qu'elle a contribué à discréditer l'apport des *Recherches logiques* à la linguistique structurale. Un de ceux qui ont résisté à la vague structuraliste de la fin des années 1960 est Paul Ricœur (1963). Ricœur a adopté une attitude critique à l'endroit du structuralisme des Derrida, Lacan, Foucault et Deleuze dont le slogan, on s'en souviendra, était la mort du sujet, sinon de l'homme, et il en avait contre l'idée de sacrifier le sujet à un système impersonnel, à un système de signes ou de traces dont le sujet, pour reprendre la formule connue, peut s'absenter. Ricœur est peut-être un des seuls avec Merleau-Ponty qui voyaient dans le structuralisme un allié de la phénoménologie, mais sa contribution à cette question appartient beaucoup plus à l'herméneutique, laquelle ne nous concerne pas dans cette étude. Cela dit, dans sa critique de Husserl, Derrida pouvait compter sur des alliés dans le camp de la phénoménologie, et capitaliser sur cette remarque de Eugen Fink (1959), reprise par Suzanne Bachelard (1957) dans son commentaire de *Logique formelle et logique transcendantale*, suivant laquelle Husserl ne se serait jamais posé la question d'un "langage trans-cendantal", c'est-à-dire d'un langage non pas adapté aux descriptions transcendantales, mais d'un *langage constituant* en regard de l'objectivité idéale. Cette remarque est importante puisqu'en l'absence d'une telle réflexion, la phénoménologie transcendantale court le risque de retomber dans "l'attitude naturelle", le langage ignorant bien sûr la réduction phénoménologique. Husserl considérait-il que les précautions, les guillemets, les néologismes, etc., offraient une garantie suffisante contre un tel risque ? À la décharge de Husserl, on peut mentionner les derniers travaux de Maurice Merleau-Ponty, notamment quelques tex-

tes réunis dans *Signes* et ses cours de 1959/60 sur "Origine de la géométrie", qui s'inspirent eux-mêmes des derniers travaux de Husserl en exploitant une phénoménologie du signe qui n'a pas grand chose à voir avec ce qu'on reproche à cette version de la phénoménologie. Comme nous l'avons suggéré dans la section précédente, et pour reprendre le mot de Merleau-Ponty : "Les signes organisés ont leur sens immanent, qui ne relève pas du 'je pense', mais du 'je peux'" (1960 : 111)³².

Dans le même ordre d'idées, il convient de mentionner la critique de Karl-Otto Apel (1973), elle-même motivée par la sémiotique de Peirce, dans la perspective d'un programme ambitieux de transformation sémiotique de la philosophie transcendantale, et surtout celle de Ernst Tugendhat qui prend parti pour la philosophie du langage ordinaire contre la phénoménologie husserlienne, et ce en dépit d'une sympathie avouée pour l'ontologie heideggerienne. Tugendhat (1976) soutient qu'en raison de son point de vue intentionnaliste initial, la phénoménologie, comme la théorie de l'objet, génère ses propres apories et que seule une méthode appropriée, à savoir la philosophie du langage, est en mesure de mener à bien le projet qui consiste à faire de la philosophie une science rigoureuse. Ces critiques sont importantes et elles ne doivent pas être ignorées. Cependant, l'œuvre de Husserl n'est pas le dernier mot de la phénoménologie sur le langage et les systèmes de signes. Le premier nom qui s'impose en raison du rôle que son enseignement a joué dans le développement de la logique et de la sémiotique en Pologne, celui que d'aucuns considèrent comme le père de la philosophie polonaise du XX^e siècle, est Kazimir Twardowski (voir l'anthologie préparée par Pelc 1979). Pensons aux logiciens Kotarbinski et surtout à Ajdukiewicz et Lesniewski dont les travaux sur la grammaire sont directement inspirés de la quatrième des *Recherches logiques*. L'influence de Husserl sur les logiciens de Varsovie (dont Tarski) et sur la logique contemporaine n'aurait pas été possible sans Twardowski dont l'enseignement a été beaucoup plus florissant que ses travaux sur la psychologie et le langage. Il en va autrement des travaux de Meinong qui, en raison de la série d'articles que lui a consacrés Bertrand Russell dans la revue *Mind* (1899-1907) et de l'intérêt que lui portait G. E. Moore, étaient connus des philosophes anglo-saxons. Meinong défend une conception de la signification, développée dans son ouvrage de 1902, *Über Annahmen*, qui s'articule essentiellement sur sa théorie de l'objet³³.

Non loin de la frontière polonaise, à Prague plus précisément, un bastion de la psychologie descriptive et de la phénoménologie durant les années 1930, on assiste à la naissance de la linguistique structurale. Le nom le plus connu dans le contexte de la sémiotique est Roman Jakobson, un des pères du structuralisme et un des membres principaux du Cercle linguistique de Prague³⁴. Comme le suggère le linguiste Pos (1939) dans son article "Phénoménologie et linguistique", la phénoménologie et le structuralisme de Prague ont ceci en commun qu'ils

tiennent pour acquis quelques thèmes qui sont par ailleurs attribuables aux *Recherches logiques* de Husserl, à savoir l'idée de grammaire universelle, une forme d'anti-psychologisme (rejet du rôle fondationnel de la psychologie en linguistique et en logique), l'idée de méréologie et l'idée de signification. La méréologie et l'idée d'une ontologie formelle sont fondamentales non seulement pour le structuralisme de Jakobson, comme l'a bien montré Holenstein (1974), mais aussi pour d'autres philosophes qui fréquentaient le Cercle de Prague à l'époque, notamment Anton Marty, résidant alors à Prague, et Christian von Ehrenfels, un autre étudiant de Brentano, le père de la *Gestaltpsychologie*, qui y enseignait aussi à la même époque. En 1935, Husserl y prononça la conférence "Phänomenologie der Sprache" devant les membres du Cercle et l'on sait que plusieurs phénoménologues étaient présents, dont Thomas Masaryk (qui deviendra quelques années plus tard président de la République tchèque), Jan Patocka, Roman Ingarden, Aron Gurwitsch, Felix Kaufmann, Alfred Schutz et Ludwig Landgrebe³⁵. Landgrebe était peut-être le seul membre actif du Cercle, mais il ne faut pas sous-estimer l'apport historique des noms que nous venons de signaler, même s'ils sont rarement mentionnés par les spécialistes de la sémiotique et de la philosophie du langage.

Mais signalons, en premier lieu, l'apport des premiers lecteurs des *Recherches logiques*, les jeunes phénoménologues du Cercle de Munich, Johannes Daubert et surtout le brillant Adolf Reinach, mort prématurément durant la Première Guerre mondiale, à qui nous devons une théorie originale des actes de langage inspirée de la doctrine husserlienne des actes objectivants³⁶. Dans le même ordre d'idées, il faut mentionner le psychologue Karl Bühler et son ouvrage de 1934, connu des linguistes de l'époque, *Sprachtheorie* (1934), dans lequel il développe, entre autres, une théorie des actes de langage qui s'inspire largement des idées de la phénoménologie, en ce qui a trait notamment à l'idée de grammaire universelle (1934 : 9-11)³⁷. Une figure plus connue du mouvement phénoménologique qui s'est directement inspirée de la conception du signe dans les *Recherches logiques* est Martin Heidegger. La réflexion de Heidegger sur le signe remonte en effet à son ouvrage de 1916, *Traité des catégories et de la signification chez Duns Scotus*. Dans *Sein und Zeit* (§§32-35), Heidegger étudie le signe en relation avec le phénomène de renvoi et il conçoit le signe comme un "Zeug", c'est-à-dire comme un outil, et le réseau de renvois comme un réseau élargi de significations. Dans cet ouvrage, cette structure est celle de l'*In-der-Welt-sein*, alors que dans les ouvrages ultérieurs, et donc après le tournant, le langage, plus précisément le discours (*die Rede*), occupe une place centrale dans la philosophie de Heidegger (voir le commentaire de Arion Kelkel, 1980). Mais par-delà Heidegger, dans la lignée de la tradition phénoménologique dont nous avons tracé le portrait au début de la présente étude, il est important de mentionner quelques étudiants de Husserl dont le nom est moins connu que celui de Heidegger, mais

dont la pensée n'est pas moins éclairée. Le nom du philosophe polonais Roman Ingarden, étudiant de Husserl et de Twardowski, dont l'étude sur l'œuvre d'art littéraire consacre tout un chapitre au langage (1931 : chapitre 4). Mentionnons, pour terminer, les noms de Jan Patočka, le philosophe pragoï³⁸, d'Aron Gurwitsch (1935)³⁹ et celui d'Alfred Schutz, qui est associé en Amérique à ses études sociologiques, mais à qui nous devons aussi une théorie originale du signe⁴⁰. Tous les noms propres que nous nous sommes contenté d'énumérer dans cette section sont autant d'index qui renvoient à des contributions riches et originales qui mériteraient bien davantage que les quelques lignes dont dispose la présente étude.

Notes

- 1 Le texte que nous appellerons au cours de la présente étude *Semiotik* a été publié sous le titre "Zur Logik der Zeichen (Semiotik)" dans le volume XII des *Husserliana* (p. 340-373) et, en traduction française, sous le titre "Sur la logique des signes (Sémiotique)" dans le recueil *Articles sur la Logique* (p. 415-444). Toutes les références à ce texte et à l'œuvre de Husserl sont tirées des traductions françaises dont on trouvera la liste dans la bibliographie.
- 2 Un témoignage de cette estime se trouve dans un passage de la dernière page de son compte rendu de l'ouvrage d'Ernst Schröder où il dit de la méthode de Peirce qu'elle "en impose par son originalité, par sa simplicité et par son élégance particulières" (1891a : 60).
- 3 L'article de Spiegelberg (1981) fournit quelques informations utiles sur la question du rapport Husserl/Peirce. Le récit de l'histoire de ce que nous appelons ici la sémiotique s'inspire des articles de Haller (1959) et de Jakobson (1979).
- 4 Vincent Descombes a montré que les alliés de la phénoménologie durant les années cinquante, principalement la linguistique saussurienne et l'anthropologie structurale, "s'étaient changés, après la mort de Merleau-Ponty, en 1961, en adversaires de la phénoménologie en général, formant le camp hétéroclite baptisé 'structuralisme'" (1979 : 89).
- 5 Il importe donc, dans le cadre de la présente étude, de tenir compte du contexte plus général et du réseau de références auquel appartiennent les *Recherches logiques*. Faute d'espace et de temps pour reconstituer ce réseau, nous suggérons la lecture de l'ouvrage de Barry Smith (1994).
- 6 Mentionnons les études de Norbert Schmuck (1980) et Giovanna Cosenza (1990) qui portent en partie sur *Semiotik*, la longue introduction de Jacques Derrida à sa traduction française de "Origine de la géométrie" de même que les *Notes de cours* de Maurice Merleau-Ponty sur le même texte.
- 7 La plupart des textes de cette période ont été publiés dans les volumes XII, XXI et XXII des *Husserliana* et quelques-uns ont été publiés en traduction française dans le recueil *Articles sur la logique* (voir la bibliographie).
- 8 Signalons en passant que dans son compte rendu de cet ouvrage, Frege (1894 : 159) souligne l'intérêt du chapitre XI et attire l'attention des psychologues sur le thème développé la même année par Ehrenfels concernant "la possibilité de saisies d'ensemble instantanées". Il s'agit du fameux concept de "moment figurai" qui a joué un rôle important dans le développement de la psychologie de la forme et auquel Husserl a toujours accordé la plus grande importance comme en témoignent les nombreux renvois à ce chapitre dans les *Recherches logiques* I, II, III, et VI.

- 9 À comparer avec l'Introduction de Elisabeth Strohmeier à son édition du volume XXI des Husserliana.
- 10 Husserl se réfère ici explicitement à l'article de Helmholtz (1887) "Zählen und Messen" et à la thèse que Helmholtz y formule de la manière suivante : "Ich betrachte die Arithmetik, oder die Lehre von der reinen Zahlen, als eine auf rein psychologischen Tatsachen aufgebaute Methode, durch die die folgerichtige Anwendung eines Zeichensystems (nämlich der Zahlen) von unbegrenzter Ausdehnung und ungegrenzter Möglichkeit der Verfeinerung gelehrt wird. Die Arithmetik untersucht namentlich, welche verschiedene Verbindungsweisen dieser Zeichen (Rechnungsoperationen) zu demselben Endergebnis führen [...]. Abgesehen von der damit gemachten Probe auf die innere Folgerichtigkeit unseres Denkens würde freilich ein solches Verfahren zunächst ein reines Spiel des Scharfsinns mit eingebildeten Objekten sein [...]" (1887 : 303-304). On consultera aussi l'annexe à la première partie de *Philosophie de l'arithmétique* qui porte sur la conception du nombre chez Helmholtz.
- 11 Voici le passage complet de la lettre à Stumpf : "Nach all dem darf ich sagen : Die *arithmetica universalis* ist keine Wissenschaft, sondern ein Stück *formaler* Logik, diese selbst würde ich definieren als Kunst der Zeichen (etc. etc.) und sie als ein besonderes, und eines der wichtigsten Kapitel der Logik als Kunstlehre der Erkenntnis bezeichnen. Überhaupt scheinen diese Untersuchungen zu wichtigen Reformen der Logik anzuregen. Ich kenne keine Logik, die auch nur der Möglichkeit einer gemeinen Rechenkunst gerecht würde" (1890b : 248).
- 12 Dans cette recension, Husserl écrit à ce propos : "Le calcul logique est donc un calcul des pures conséquences, mais n'est pas leur logique. Il ne l'est pas plus que l'*arithmetica universalis*, qui embrasse le domaine des nombres dans son ensemble, n'offre une logique de ce domaine. Sur les processus mentaux qui déduisent, nous n'apprenons pas plus dans un cas que dans l'autre" (1891b : 15). Sur le parti pris intensionnaliste de Husserl, il est intéressant de comparer avec l'article paru la même année : "Le calcul de la conséquence et la logique du contenu" (1891b).
- 13 Dans cette même lettre (datée du 18 juillet 1891), Husserl conteste la pertinence du sous-titre de *Begriffsschrift* et manifeste son attachement à la "distinction essentielle" entre *calculus ratiocinator* et *lingua characteristica* (Frege 1977[1879] : 39). À cet égard, la révision du sous-titre de son *Begriffsschrift* : "eine der arithmetischen nachgebildete Formelsprache des reinen Denkens" ("une logique formelle de la pure pensée construite d'après l'arithmétique") est significative. En effet, quelques années après la publication du *Begriffsschrift*, Frege précise : "Je n'ai pas voulu donner en formules une logique abstraite, mais donner l'expression d'un contenu au moyen de signes écrits et d'une manière plus précise et plus claire au regard que cela n'est possible au moyen des mots. En fait, je n'ai pas voulu créer seulement un *calculus ratiocinator* mais une *lingua characteristica* au sens de Leibniz étant bien entendu que le calcul de la déduction est à mon sens partie obligée d'une idéographie". "Sur le but de l'idéographie" (1892[1971] : 70-71). À comparer avec "La science justifie le recours à une idéographie" (*ibid.* : 66) où Frege affirme que ce qu'il manque aux logiques de Boole et de Schröder, c'est précisément le contenu.
- 14 Mais il faudra attendre davantage pour une réponse définitive puisque Husserl ne dispose pas, dans les *Prolégomènes*, de sa théorie des multiplicités définies. Or, comme l'explique Husserl dans l'esquisse d'une préface aux *Recherches logiques*, cette théorie est particulièrement importante pour l'élucidation de l'arithmétique et de l'analyse en général. "Ce furent surtout leurs [les mathématiques pures] procédés purement symboliques, dans lesquels le sens propre, originairement visionné, apparaissait sous le titre du 'passage par l'imaginaire', brisé et

inversé en contresens, qui dirigèrent ma pensée sur le caractère signitif et purement linguistique du processus de la pensée et de la connaissance, et qui m'obligeaient, à partir de là, à faire des recherches générales concernant un éclaircissement universel du sens, de la délimitation correcte et de l'effectuation particulière de la logique formelle. Pendant toute ma formation préparatoire, je considérais comme allant de soi, quand je commençais, que dans une philosophie des mathématiques il s'agit avant tout de faire une analyse radicale de l'origine psychologique des concepts mathématiques fondamentaux" (1950[1913b] : 125-6). Le thème du statut de la logique comme langage ou calcul fait l'objet du livre de Martin Kusch (1989) dont la première partie est consacrée à Husserl. En dépit de la qualité de cet ouvrage et des nombreuses informations qu'il contient sur la période pré-phénoménologique, il ne réussit pas à nous convaincre que Husserl conçoit la logique comme un *calculus ratiocinator*. Pour comprendre la position de Husserl sur cette question, nous croyons qu'il est nécessaire de dépasser l'alternative langage/calcul et de considérer l'option qu'il propose sur le tard et qui consiste à intégrer la théorie des multiplicités définies dans un cadre plus large où elle occupe la place de la logique des conséquences ou de la non-contradiction entre la grammaire et la logique de la vérité. Quoi qu'il en soit, le passage de l'esquisse d'une préface confirme que c'est bien cette réflexion sur l'arithmétique générale et le problème de l'imaginaire qui l'a amené à accorder autant d'importance à la question du signe, et c'est ce qui nous importe pour le moment.

- 15 Sur cette même question, il est important de signaler les commentaires de Frege dans sa lettre à Husserl datée du 24-05-91. Frege y compare sa doctrine de la signification et de la référence avec celle de *Philosophie de l'arithmétique* et note une différence fondamentale, d'une part, entre le nom propre et le nom commun dans cet ouvrage, et d'autre part, sur la question de la relation d'un terme conceptuel avec les objets.
- 16 La référence à Ernst Mach n'est pas fortuite, comme le démontre de manière fort convaincante l'excellent ouvrage de Manfred Sommer (1984). Husserl critiquera ce même principe au §54 de ses *Prolégomènes*.
- 17 Je m'en voudrais de ne pas signaler les tentatives de Holenstein (1988) et de Münch (1993 : dernier chapitre) de mettre en parallèle les idées philosophiques de Husserl dans ce texte avec les recherches contemporaines en intelligence artificielle, plus particulièrement avec le computationnalisme classique.
- 18 Il s'agit de la conférence "Das Imaginär in der Mathematik" prononcée à Göttingen 1901.
- 19 Ce qui ne veut pas dire que ce concept de signification correspond à celui qu'il utilise dans les *Recherches logiques*. Car si Husserl affirme que la logique a affaire à un contenu conceptuel, c'est pour aussitôt préciser que "l'activité du jugement porte non pas sur les signes mais sur les objets eux-mêmes symbolisés par ces signes" (1970[1891c] : 17).
- 20 Dieter Münch (1993 : 11) défend la thèse suivant laquelle Husserl ne sera en mesure de répondre de manière satisfaisante à la question de la possibilité de la connaissance symbolique qu'en introduisant le concept d'intention remplie qu'il exploite dans les *Recherches logiques*. Cet ouvrage est particulièrement utile pour suivre le développement du concept husserlien d'intentionnalité durant cette période.
- 21 Husserl y définit l'intention de la manière suivante : "simplement Intentionner" veut dire ici autant que : tendre, au moyen de n'importe quels contenus donnés à la conscience, vers d'autres contenus qui ne sont pas donnés, renvoyer (*hindeuten*) à eux d'une manière compréhensive ceux-là comme re-présentants de ceux-ci ; et cela sans qu'il y ait une connaissance conceptuelle du rapport

existant entre la représentation et l'objet intentionné. Nous allons appeler de telles représentations (*Vorstellungen*) des re-présentations (*Repräsentationen*). Par opposition à elles, il y a d'autres vécus psychiques, appelés également 're-présentations' dans le langage de nombreux psychologues, qui n'intentionnent pas simplement leurs 'objets', mais qui les *contiennent effectivement en eux-mêmes* comme des contenus immanents. Nous appelons les représentations comprises dans ce sens des *intuitions*" (1894a : 143-144).

- 22 Husserl en fera d'ailleurs la recension deux ans plus tard sans toutefois la publier. L'importance que Husserl accordait à la discussion des thèses de Twardowski dans ces deux textes est attestée par plusieurs facteurs. Mentionnons tout d'abord que le texte "Intentionale Gegenstände", dont de larges extraits sont repris intégralement dans les *Recherches logiques*, est un texte que Husserl a annoté à deux reprises, en 1902 puis en 1906 à l'occasion d'une relecture de l'ouvrage de Meinong, *Über Annahmen*, et il semble que Husserl l'ait offert à Meinong (voir la lettre de Meinong du 10-04-1902) et à Daubert (lettre à Daubert du 17-11-1904). Pour ce qui est de la recension de 1896, une lettre de Twardowski à Husserl datée du 17-08-28 accuse réception de ce compte rendu.
- 23 Concernant le rôle et la genèse du concept d'association dans l'œuvre de Husserl, des *Recherches logiques* jusque dans les derniers écrits, l'ouvrage de Elmar Holenstein *Phänomenologie der Association* est particulièrement instructif.
- 24 Comme l'explique Husserl : "Que l'on retranche de notre langue les mots essentiellement occasionnels, et qu'on essaye de décrire d'une façon univoque et objectivement fixe une expérience subjective quelconque : toute tentative de ce genre est manifestement vaine" (1984[1901b] : 104).
- 25 Comme chez Frege, la proposition se présente dans cette recherche comme la plus petite composante du sens. C'est pourquoi elle représente "l'élément" de cette morphologie en ce sens que toute signification, ou bien est une proposition, ou bien s'intègre comme membre possible d'une proposition. En ce qui concerne le rapport entre la troisième et la quatrième *Recherches logiques*, entre grammaire et ontologie formelle, nous nous contentons encore ici de renvoyer le lecteur au texte de Barry Smith (1987 : 209 sq.).
- 26 Pour une idée plus précise, on consultera deux classiques sur la question, l'article de Bar-Hillel (1957) et celui de Edie (1972) qui établit un parallèle avec l'idée de grammaire générative de Chomsky.
- 27 Concernant le débat opposant Husserl et Marty sur le langage et la grammaire, on consultera l'article de Hermann Parrett (1976) et les textes recueillis par Kevin Mulligan (1990).
- 28 Dans ce passage de *Expérience et jugement* (1970[1939] : 87-88) auquel nous faisons allusion ici, il est surtout question de l'association : "Que l'association puisse devenir un thème général de description phénoménologique et non seulement de psychologie objective, cela est lié au fait que le phénomène de l'indication (*Anzeige*) est quelque chose qu'il est possible de montrer du point de vue phénoménologique (cette interprétation, élaborée dès les *Recherches logiques* y constituait déjà le noyau de la phénoménologie génétique). (...) L'association vient ici en cause exclusivement en tant qu'elle est le lien [*Zusammenhang*] purement immanent du : ceci rappelle cela, l'un renvoie à l'autre".
- 29 Il s'agit en fait d'un seul et même concept puisque le corrélat objectif de la motivation est compris dans les *Recherches logiques* comme "parce que" : "certaines chose *pourraient* ou *doivent* exister parce que telles autres sont données". Cependant, Husserl le conçoit dans cet ouvrage en termes de causalité. Il se dit d'accord avec Meinong que "dans la perception de la motivation, il ne s'agit de rien de moins que de perception d'un rapport de causalité [*Kausatton*]" (1984[1901b] : 33).

- 30 Cette idée d'un système de coordonnées spatio-temporelles et d'un réseau de renvois articulé linguistiquement sur les expressions indexicales a été développée par Alfred Schutz (voir la présentation qu'en font Bentele *et al.* [eds] 1978) et bien sûr par Heidegger dans *Sein und Zeit*.
- 31 On pourrait poursuivre cette étude en examinant attentivement les premiers §§ de *Logique formelle et logique transcendant/aie*, l'annexe au §9 de *Krisis* de même que plusieurs §§ de *Expérience et jugement*.
- 32 Sur Merleau-Ponty et la sémiologie, on consultera l'ouvrage de Lanigan (1972).
- 33 Il n'est pas question de soulever la question du rapport de Meinong à Husserl en raison de sa complexité. Néanmoins, en relation avec le thème sémiotique, signalons deux références importantes de Husserl aux travaux de Meinong : la première intervient dans cette même note du début du chapitre XI de *Philosophie de l'arithmétique* où il annonce *Semiotik* et se réfère aux travaux de Meinong (*Humestudien* II) sur les représentations symboliques. La deuxième référence à Meinong se trouve au §3 de la première des *Recherches logiques* où il est question de la motivation et du renvoi du signe dans sa fonction indicative. Une dette de Husserl à l'endroit de Meinong en ce qui a trait notamment à l'idée de motivation est à envisager.
- 34 Cette question est très bien documentée grâce aux travaux de Elmar Holenstein sur le rapport entre la phénoménologie de Husserl et la linguistique structurale. Voir en particulier Holenstein (1973, 1974).
- 35 Schuhmann (1977 : 470) rapporte que c'est Jakobson lui-même qui invita Husserl à prononcer cette conférence au Cercle de Prague. D'autres informations utiles concernant cette conférence de Husserl se trouvent dans l'introduction de R. N. Smid au volume XXIX des *Husserliana*.
- 36 Plusieurs études ont été consacrées à la théorie des actes de langage de Reinach, dont celles colligées par Kevin Mulligan (1987).
- 37 L'ouvrage collectif préparé par Achim Eschbach (1988) représente une excellente introduction à la théorie du langage de Bühler.
- 38 Sur la philosophie du langage de Jan Patocka, voir l'article de Jan Sebestik (1990).
- 39 Ce texte de Gurwitsch de 1935 est en fait un long compte rendu des 24 contributions (dont celles de Bühler, Gelb, Goldstein, Cassirer et Guillaume) publiées dans les numéros 1-4 du *Journal de psychologie normale et pathologique* (1933).
- 40 La théorie du signe de Schutz est analysée et critiquée par Bentele (1978 : 64-74).

Bibliographie

- APEL, Karl-Otto (1973) *Transformation der Philosophie*. Bd. I. Frankfurt : Suhrkamp.
- BACHELARD, Suzanne (1957) *La Logique de Husserl* Paris : Presses universitaires de France.
- BAR-HILLEL, Yehoshua (1957) "Husserl's Conception of a Purely Logical Grammar". *Philosophy and Phenomenological Research* XVII : 362-369.
- BENTELE, Gunter *et al.* (1978) *Semiotik, Grundlagen und Probleme*. Stuttgart : Kohlhammer.
- BERNET, Rudolf (1988) "Husserl's Theory of Sign Revisited". In Robert Sokolowski (ed.) *Edmund Husserl and the Phenomenological Tradition*. Washington : The Catholic University of America Press.
- BOLZANO, Bernard (1837) *Wissenschaftslehre*. 4 vols. Sulzbach : Seidel.
- (1874) *Psychologie vom Empirischen Standpunkt*. Leipzig ; trad. M. de Gandillac (1944) *La Psychologie d'un point de vue empirique*. Paris : Aubier.
- BRENTANO, Franz (1895) *Meine letzten Wünsche für Österreich*. Stuttgart : Cotta.

- BÜHLER, Karl (1934) *Spachtheorie*. Stuttgart : Gustav Fischer Verlag.
- COSENZA, Giovanna (1990) "Husserl's Semiotics : from Psychology to Phenomenology of Signs". *VS-Quaderni di studii semiologici* 57 : 117-134. DERRIDA, Jacques (1967) *La Voix et le phénomène*. Paris : Presses universitaires de France. DESCOMBES, Vincent (1979) *Le Même et l'Autre*. Paris : Minuit. EDIE, James (1972) "Husserl's Conception of the 'Grammatical' and Contemporary Linguistics". In J. N. Mohanty (ed.) *Readings on Edmund Husserl's Logical Investigations*. The Hague : M. Nijhoff : 137-161. ESCHBACH, Achim (ed.) (1988) *Karl Bühler's Theory of Language*. Amsterdam : John Benjamin. FINK, Eugen (1959) "Les concepts opératoires dans la phénoménologie de Husserl". In *Cahiers de Royaumont III*. Paris : Minuit : 214-230. FREGE, Gottlob (1977[1879]) *Begriffsschrift*. Darmstadt : Wissenschaftlicher Buchgesellschaft.
- (1978) "Ausführungen über Sinn und Bedeutung". In *Schriften zur Logik und Sprachphilosophie (aus dem Nachlab)*. Hamburg : Meiner : 25-34.
- (1884) *Die Grundlagen der Arithmetik*. Olms : Hildesheim ; trad. C. Imbert (1969) *Les Fondements de l'arithmétique*. Paris : Seuil.
- (1892) "Über Sinn und Bedeutung". *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 100 ; trad. C. Imbert (1971) "Sens et dénotation". In *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil.
- (1894) "Rezension von E. Husserl : Philosophie der Arithmetik". *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik* 103 ; trad. C. Imbert (1971) "Compte rendu de *Philosophie der Arithmetik I* de Husserl". In *Écrits logiques et philosophiques*. Paris : Seuil. GURWITSCH, Aron (1935) "Psychologie du langage". *Revue philosophique de la France et de l'étranger* 120 : 399-439.
- (1950) "Outlines of a Theory of Essentially Occasional Expressions". In J. N. Mohanty (ed.) (1977) *Readings on Edmund Husserl's Logical Investigations*. The Hague : M. Nijhoff: 112-127. HALLER, Rudolf (1959) "Das Zeichen und die Zeichenlehre in der Philosophie der Neuzeit" *Archiv für Begriffsgeschichte* 4: 113-157. HEIDEGGER, Martin (1916) *Die Kategorien — und Bedeutungslehre des Duns Scotus*. Tübingen : Niemeyer ; trad. F. Gaboriau (1970) *Traité des catégories et de la signification chez Duns Scot* Paris : Gallimard.
- (1979[1927]) *Sein und Zeit*. Dixième édition. Tübingen : Neimeyer ; trad. E. Martineau (1985) *Être et Temps*. Paris : Authentica. HELMHOLTZ, Hermann Von (1971[1887]) "Zählen und Messen". In *Philosophische Vorträge und Aufsätze*. Berlin : Akademie Verlag : 301-335.
- HOLENSTEIN, Elmar (1972) *Phänomenologie der Association*. Den Haag : Nijhoff.
- (1973) "Jakobson und Husserl. Ein Beitrag zur Genealogie des Strukturalismus". *Tijdschrift voor Filosofie* 35 : 560-607.
- (1974) *Jakobson ou le Structuralisme phénoménologique*. Paris : Seghers.
- (1988) "Eine Maschine im Geist : Husserlsche Begründung und Begrenzung künstlicher Intelligenz". In *Sprache, Wirklichkeit, Bewußtsein*. München : Karl Alber: 82-113. HUSSERL, Edmund (1950-) *Gesammelte Werke*. Auf Grund des Nachlasses veröffentlicht in Gemeinschaft mit dem Husserl-Archiv an der Universität Köln vom Husserl-Archiv (Leuven) unter Leitung von S. Ijsseling. Den Haag ; Husserliana. Dordrecht : Kluwer.
- (1994) *Briefwechsel*. Hrgb von Karl Schuhmann. Husserliana. Dokumente. 10 volumes. Dordrecht : Kluwer.

- (1890a) "Zur Logik der Zeichen (Semiotik)". In *Husserliana*. Bd. XII : 340-373 ; trad. J. English (1975) *Articles sur la Logique*. Appendice I. Paris : Gallimard : 415-444.
- (1890b) "Brief an Stumpf. *Husserliana*. Bd. XXII : 244-251.
- (1891 a) "Besprechung von Ernst Schröder *Vorlesungen über die Algebra der Logik*". *Husserliana*. Bd. XXII ; trad. J. English (1975) "Recension du livre de Schröder : *Leçons sur l'algèbre de la logique*" In *Articles sur la logique*. Paris : Presses universitaires de France : 9-60.
- (1891b) "Der Folgerungskalkül und die Inhaltslogik". *Husserliana*. Bd. XXII : 44-66 ; trad. J. English (1975) "Calcul de la conséquence et la logique du contenu" In *Articles sur la logique*. Paris : Presses universitaires de France : 62-100.
- (1891c) *Philosophie der Arithmetik*. *Husserliana*. Bd. XII. Den Haag : Nijhoff ; trad. J. English (1972) *Philosophie de l'arithmétique*. Paris : Presses universitaires de France.
- (1894a) "Psychologische Studien zur elementaren Logik". *Husserliana*. Bd. XII : p.92-123 ; trad. J. English (1975) "Études psychologiques pour la logique élémentaire". In *Articles sur la logique*. Paris : Presses universitaires de France : 123-167.
- (1894b) "Intentionale Gegenstände" ; trad. J. English (1993) "Objets intentionnels". In *Sur les objets intentionnels*. Paris : Vrin : 279-326.
- (1975[1900]) *Logische Untersuchungen : Prolegomena zur reinen Logik*. *Husserliana*. Bd. XVIII. Den Haag : Nijhoff ; trad. H. Élie et al. (1959) *Recherches Logiques*. Tome 1 : *Prolégomènes à la logique pure*. Paris : Presses universitaires de France.
- (1970[1901a]) "Das Imaginär in der Mathematik". *Husserliana*. Bd. XII. Den Haag : Nijhoff: 431-51 ; trad. J. English (1975) "L'imaginaire en mathématique". In *Articles sur la logique*. Paris : Presses universitaires de France : 494-506.
- (1984[1901b]) *Logische Untersuchungen : Untersuchungen zur Phänomenologie und Theorie der Erkenntnis*. *Husserliana*. Bd. XIX/1. Den Haag : Nijhoff ; trad. H. Élie et al. (1961/1972) *Recherches logiques*. Tome 2 : *Recherches pour la phénoménologie et la théorie de la connaissance*. 1^{re} partie (recherches I et II) ; 2^e partie (recherches III, IV, V). Paris : Presses universitaires de France.
- (1984[1901 c]) *Logische Untersuchungen : Elemente einer phänomenologischen Aufklärung der Erkenntnis*. *Husserliana*. Bd. XIX/2. Den Haag : Nijhoff ; trad. H. Élie et al. (1974) *Recherches logiques*. Tome 3 : *Éléments d'une élucidation phénoménologique de la connaissance* (recherche VI). Paris : Presses universitaires de France.
- (1987(1908)) *Vorlesungen über Bedeutungslehre Sommersemester*. *Husserliana*. Bd. XXVI. Den Haag : Nijhoff ; trad. J. English (1995) *Sur la théorie de la signification*. Paris : Vrin.
- (1939[1913a]) "Entwurf einer Vorrede zu den *Logischen Untersuchungen*". *Tijdschrift voor Filosofie* I:106-133 ; trad. J. English (1975) "Esquisse d'une préface aux Recherches logiques". *Articles sur la logique*. Paris : Presses universitaires de France : 352-411.
- (1950[1913b]) *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*. *Husserliana*. Bd. III. Den Haag : Nijhoff ; trad. P. Ricœur (1950) *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pure*. Paris : Gallimard.
- (1952[1913c]) *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*. *Husserliana*. Bd. IV. Den Haag : Nijhoff; trad. D. Tiffenau (1982) *Idées directrices pour une phénoménologie et une philosophie phénoménologique pure*. Livre II. Paris : Presses universitaires de France.

- (1974[1929]) *Formate und Transzendente Logik*. Husserliana. BdXVII. Den Haag : Nijhoff ; trad. S. Bachelard (1965) *Logique formelle et logique transcendantale*. Paris : Presses universitaires de France.
- (1954[1935]) *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die Transzendente Phänomenologie*. Husserliana. Bd VI. Den Haag : Nijhoff. 1954 ; trad. G. Granel (1976) *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris : Gallimard.
- (1936) "Die Frage nach dem Ursprung der Geometrie als intentional-historisches Problem". Husserliana. Bd. VI : 365-386 ; trad. Jacques Derrida (1962) *L'Origine de la géométrie*. Paris : Presses universitaires de France.
- (1934-1937) *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie. Ergänzungsband. Texte aus dem Nachlab*. Husserliana. Bd. XXIX. Hrgb von R.N. Smid.
- (1970[1939]) *Erfahrung und Urteil*. Prague : Academia Verlag ; trad. D. Souche (1970) *Expérience et jugement*. Paris : Presses universitaires de France.
- HUSSERL Edmund et Gottlob FREGE (1987) *Frege-Husserl correspondance*. Trad. G. Granel. Mauvezin : Trans-Europe-Press ; lettres publiées initialement dans *Nachgelassene Schriften und wissenschaftlicher Briefwechsel*. Hamburg : Meiner : vol. I (1969) ; vol. II (1976). HUSSERL, Edmund et Kazimir TWARDOWSKI (1993) *Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations*. Paris : Vrin. INGARDEN, Roman (1931) *Das literarische Kunstwerk. Eine Untersuchung aus dem Grenzgebiet der Ontologie. Logik und Literaturwissenschaft*. Halle : Niemeyer ; trad. P. Secretan (1983) *L'Œuvre d'art littéraire*. Lausanne : L'Âge d'homme.
- JAKOBSON, Roman (1979) "Coup d'œil sur le développement de la sémiotique". In Umberto Eco et al. (eds) *Panorama sémiotique*. La Haye : Mouton : 3-18.
- (1973) "Relations entre la science du langage et les autres sciences". In *Essais de linguistique générale*. Vol. 2. Paris : Minuit : 9-76.
- KELKEL, Arion (1980) *La Légende de l'être*. Paris : Vrin.
- KUSCH, Martin (1989) *Language as Calculus vs Language as Universal Medium*. Boston : Kluwer. LAMBERT, Johann Heinrich (1764) *Neues Organon*. Leipzig. LANIGAN, Richard (1972) *Speaking and Semiology*. La Haye : Mouton. LOCKE, John (1959[1690]) *An Essay Concerning Human Understanding*. 2 vols. New York : Dover. MARTY, Anton (1908) *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*. Halle : Niemeyer.
- MEINONG, Alexius (1902) *Meinong Über Annahmen*. Leipzig : Barth.
- (1904) *Gegenstandstheorie* ; trad. Jean-François Courtine (1999) *Théorie de l'objet et présentation personnelle*. Paris : Vrin. MERLEAU-PONTY, Maurice (1960) "Sur la phénoménologie du langage". In *Signes*. Paris : Gallimard : 103-122.
- (1998[1959/60]) *Notes de cours sur l'Origine de la géométrie de Husserl*. Paris : Gallimard. MULLIGAN, Kevin (ed.) (1987) *Speech Act and Sachverhalt : Reinach and the Foundations of Realist Phenomenology*. Dordrecht : Reidel.
- (ed.) (1990) *Mind, Meaning and Metaphysics : The Philosophy and Theory of Language of Anton Marty*. Boston : Kluwer. MÜNCH, Dieter (1993) *Intention und Zeichen. Untersuchungen zu Franz Brentano und zu Edmund Husserls Frühwerke*. Frankfurt : Suhrkamp. PARRET, Herman (1976) "Le débat de la psychologie et de la logique concernant le langage : Marty et Husserl". In H. Parret (ed.) *History of Linguistic Thought and Contemporary linguistics*. Berlin : de Gruyter : 732-771.

- PELC. Jerzy (ed.) (1979) *Semiotics in Poland : 1894-1969*. Boston : Reidel.
- POS, Hendrik J. (1939) "Phénoménologie et linguistique". *Revue internationale de philosophie* 1 : 354-365.
- RICOEUR. Paul (1969[1963]) "Structure et herméneutique". In *Le Conflit des interprétations*. Paris : Seuil : 31-63.
- SAUSSURE. Ferdinand de (1916) *Cours de linguistique générale*. Paris : Payot.
- SCHMUCK, Norbert (1980) "Die Zeichentheorie Edmund Husserls". *Kodikas/Code* 2 : 389-399.
- SCHRÖDER, Ernst (1890) *Vodesungen über die Algebra der Logik*. Vol. 1. Leipzig : Teubner.
- SCHUHMANN, Karl (1977) *Husserl-Chronik*. Den Haag : Nijhoff.
- SEBESTIK, Jan (1990) "La philosophie du langage de Jan Patocka". *Les Cahiers de philosophie* 11-12 : 193-207.
- SMITH, Barry (1988) "Materials Towards a History of Speech Act Theory" In Achim Eschbach (ed.) *Karl Bühler's theory of Language*. Amsterdam : John Benjamins : 125-152.
- (1994) *Austrian Philosophy : The Legacy of Franz Brentano*. Chicago : Open Court.
- (1987) "Husserl, Language, and the Ontology of Act". In Dino Buzzetti *et al.* (eds) *Speculative Grammar, Universal Grammar and Philosophical Analysis of Language*. Amsterdam : John Benjamin : 205-227.
- SOMMER, Manfred (1984) *Husserl und der frühe Positivismus*. Frankfurt : Klostermann.
- SPIEGELBERG, Herbert (1982) *The Phenomenological Movement*. La Haye : Nijhoff.
- (1981) "Husserl's and Peirce's Phenomenologies : Coincidence or Interaction". In *The Context of the Phenomenological Movement*. The Hague : Nijhoff : 27-50.
- TUGENDHAT, Ernst (1976) *Vodesungen zur Einführung in die Sprachanalytische Philosophie*. Frankfurt : Suhrkamp.
- TWARDOWSKI, Kazimir (1982[1894]) *Zur Lehre vom Inhalt und Gegenstand der Vorstellungen*. Wien : Philosophia Verlag ; trad. J. English (1993) *Sur la théorie du contenu et de l'objet des représentations*. Paris : Vrin.

Résumé

Notre étude vise à délimiter l'espace dans lequel la question du signe s'est posée à la tradition phénoménologique depuis Edmund Husserl. Cette étude est largement historique et elle n'a d'autres ambitions que d'identifier certains aspects de la question du signe qui ont suscité l'intérêt de la phénoménologie. Elle se divise en quatre parties : dans la première, nous examinons le texte de 1890 intitulé *Semiotik* en le situant dans le contexte des recherches du jeune Husserl sur la philosophie des mathématiques ; la deuxième section est principalement consacrée à l'étude de la première des *Recherches logiques* ; la troisième partie vise à rendre compte des changements qui ont marqué l'évolution de la pensée de Husserl sur le signe, des *Recherches logiques* (1900/1) à "Origine de la géométrie" (1936) ; finalement, nous esquisserons à grands traits la contribution de la phénoménologie post-husserlienne à la sémiotique, de Martin Heidegger à Maurice Merleau-Ponty, et au-delà.

Recherches Sémiotiques – Semiotic Inquiry, 2000, Volume 20, nn.1-2-3, Histoire de la sémiotique – History of Semiotics. Montreal, (Quebec) Canada.

Abstract

This study seeks to trace the boundaries of the sign in the phenomenological tradition of Edmund Husserl. The approach adopted here is largely historical and has no other ambition than to identify those questions that pertain to the sign and have been of interest for phenomenology. The article is divided in four parts : the first examines an essay from 1890 entitled *Semiotik* and situates it in the context of the young Husserl's work in the philosophy of mathematics ; the second part concerns the first section of the *Logical Investigations* ; the third one seeks to account for the changes that testify to the evolution of Husserl's thinking regarding the sign between the *Logical Investigations* (1900-01) and "Origins of Geometry" (1936) ; the last part considers the contribution of post-Husserlian phenomenology, from Martin Heidegger to Merleau-Ponty and beyond, to semiotics.

DENIS FISETTE est professeur de philosophie allemande contemporaine au département de philosophie de l'UQÀM. Il s'intéresse principalement à la métaphysique et à la tradition phénoménologique, de Bolzano à nos jours. Il est l'auteur de *Lecture frégéenne de la phénoménologie* (Éclat, 1994), co-auteur de *Philosophie de l'esprit : état des lieux* (Vrin, 2000) et responsable de plusieurs ouvrages collectifs, dont *Consciousness and Intentionality* (Kluwer, 1999).